

L'Hybride

Numéro 1



Comment définir *L'Hybride* ? Je vais tenter une réponse qui ne sera pas très satisfaisante, mais qui reste, encore à ce jour, aux dernières heures des préparatifs avant l'impression, assez juste. *L'Hybride* est avant tout une initiative qui vise à combler un vide, qui vise à donner une tribune aux littéraires et aux linguistes en devenir. Pour la cueillette des textes, un appel à tous a été lancé sans que nous ne donnions de contrainte, et ce faisant, des ouvrages littéraires des plus variés nous sont parvenus. Notre philosophie fut de laisser la direction artistique venir à nous, plutôt que de l'imposer, de se créer à travers les auteurs et autrices.

L'appel a été entendu : travaux scolaires, critiques, créations littéraires, et ce, de tous les styles possibles, nous ont été soumis. Un petit groupe d'auteurs et d'autrices prenait alors la parole, osait se dévoiler à travers une poésie vibrante, dans des récits captivants, dans des nouvelles éclatées, des textes désopilants et à travers de percutantes critiques, pour créer, enfin, le premier numéro de *L'Hybride*, peut-être une revue, peut-être un journal, mais surtout une tribune. Le porte-voix vous est maintenant tendu, il ne tient qu'à vous de trouver le courage d'y porter les lèvres pour le deuxième numéro.

Guillaume Alain Houle
Éditeur en chef.

**Éditeurs, réviseurs et
évaluateurs**

Magali Boisvert
Kilyan Bonnetti
Marie-Janne Breton
Guillaume Alain Houle
Yoann Leblanc
Anna Lefebvre
Maggie Lévesque
Mei-Han St-Louis

Critique

Une haine sans fin

Mei-Han St-Louis

ÉLECTRE

Texte : Sophocle.

Texte français : Evelyne de la Chenelière.

Mise en scène : Serge Denoncourt. Avec Alex Bisping, Violette Chauveau, Fayolle Jean Jr., Marie-Pier Labrecque, Caranne Laurent, Vincent Leclerc et Magalie Lépine-Blondeau

Une production d'ESPACE GO,
présentée au théâtre du même nom
du 22 janvier au 17 février 2019.

Des blocs de béton comme scène, des graffitis, des objets hétéroclites éparpillés un peu partout et un texte qui a plus de deux mille ans. C'est dans ce mélange temporel insolite qu'Evelyne de la Chenelière et Serge Denoncourt nous présentent *Électre* de Sophocle, l'un des plus anciens tragiques grecs. Le personnage éponyme, joué par l'incroyable Magalie Lépine-Blondeau, s'est emmuré dans sa souffrance et cultive sa haine et sa rancœur envers sa mère et son amant depuis que ceux-ci ont, selon Électre, lâchement assassiné son père. Électre attend depuis des années l'arrivée de son frère Oreste, afin qu'ensemble ils puissent assouvir leur vengeance.

C'est dans un décor d'aujourd'hui que la pièce nous est présentée et le public est divisé en deux groupes dans la salle. Les plans sont alors mélangés et l'aménagement rappelle étrangement un défilé de mode où pavaneraient les personnages. Le décor est l'un des indices de modernité. L'utilisation des mitraillettes en est un deuxième, mais il serait facile de remplacer ces armes par des épées et le résultat serait le même. L'histoire se passe toujours à Mycènes, à l'époque de la Grèce antique, et Oreste nous est d'abord pré-

senté comme étant mort dans une course de chars.

Les costumes des personnages reflètent aussi de manière intéressante leur vertu. Égisthe et Clytemnestre sont parés d'or et d'habillements flamboyants alors qu'ils sont les deux seuls à devoir se reprocher une faute. Ils se cachent dans leur richesse pour nier leur crime. C'est dans ces parures qu'ils mourront. À l'extrême, Électre est vêtue de haillons, car tout ce qu'elle a, c'est sa haine. Elle voit d'ailleurs ce sentiment comme noble et elle blâme souvent sa sœur Chrysothémis de cacher la sienne. Il est à noter que cette dernière porte des vêtements sobres, mais pas délabrés, symbole de son tiraillement entre sa mère et sa sœur. Elle semble même se dévoiler un peu lorsqu'elle croit qu'Oreste viendra les sauver, mais reprend vite le voile quand elle refuse d'aider Électre. Faisant écho à celle-ci, le Précepteur et Oreste portent aussi des vêtements usés, n'ayant rien à cacher. La symbolique est d'autant plus forte lorsqu'Électre laisse tomber ses haillons quand elle reconnaît Oreste : elle s'apprête à regarder son frère tuer sa mère et se libère d'une partie de sa haine. En somme, les costumes permettent de discerner trois niveaux de moralité.

Un autre indice de modernité vient du personnage du Coryphée, joué par Caranne Laurent. Elle est la première à arriver sur scène et à s'installer. Aussi, le moment ambigu de son aparté, où une pause s'effectue pendant la pièce alors qu'elle prend un magnétophone pour s'adresser au public, mentionnant que l'Histoire ne sait pas ce que le futur lui réserve. Elle enchaîne avec un rapide rappel historique, de la chute de la Grèce Antique au génocide juif en passant par les deux guerres mondiales. Comme quoi la violence ne fait qu'en engendrer plus.

C'est de cette violence que part la pièce : le meurtre sauvage d'Agamemnon par sa femme Clytemnestre (Violette Chauveau) et son amant Égisthe (Fayolle Jean Jr.). Après cet acte violent, Électre fera sortir son frère du palais et commencera à nourrir une haine profonde pour les assassins de son père. Ce sentiment ne la quittera jamais. Elle reste encore voilée dans cette douleur qui semble être aussi vive qu'au premier jour et qui ne pourra s'apaiser que si sa vengeance est assouvie. D'ailleurs, l'actrice Magalie Lépine-Blondeau performe sans mal cette longue plainte dans laquelle le personnage s'est réfugié. Sa voix semble encore résonner dans les oreilles des spectateurs et il est difficile de ne pas se rappeler du fiel qu'elle avait lorsqu'elle hurlait contre ses oppresseurs. Un moment fort

de son interprétation vient de la scène finale où Électre tente tant bien que mal de cacher sa joie à Égisthe. Après avoir exprimé sa douleur pendant des années, le personnage a de la difficulté à dissimuler son émotion nouvelle. Tout le mérite vient à l'actrice qui incarne parfaitement un mauvais acteur.

En bref, Électre nous présente des personnages à la moralité douteuse. Les assassins cachent leur remords derrière leurs ornements, Chrysothémis partage la haine de sa sœur, mais n'ose pas la montrer par peur des remontrances. Oreste et le Précepteur mentent pour accéder au palais. De tous les personnages, Électre est la pire : elle nourrit une profonde haine envers sa mère et rien ne la fera changer d'avis. Elle trouve d'ailleurs ce sentiment noble et ne comprend pas pourquoi elle est la seule à encore éprouver du ressentiment envers le nouveau roi et la reine. De plus, la pièce fait une pause par l'entremise de Coryphée qui rappelle au public que l'Histoire restera tachée de sang. Celle-ci n'y fait pas exception : cela commence avec un meurtre et finit avec un double assassinat. Les conséquences sont doublées et montrent aux spectateurs un cercle vicieux de haine qui ne semble jamais finir. La violence engendre plus de violence. Le son des grillons, qu'il est possible d'entendre tout au long de la représentation, est un écho à cette sombre morale.

Variations sur un même mythe

Yoann Leblanc

ÉLECTRE

Texte : Sophocle.

Texte français : Evelyne de la Chenelière.

Mise en scène : Serge Denoncourt. Avec Alex Bisping, Violette Chauveau, Fayolle Jean Jr, Marie-Pier Labrecque, Caranne Laurent, Vincent Leclerc et Magalie Lépine-Blondeau

Une production d'ESPACE GO,
présentée au théâtre du même nom
du 22 janvier au 17 février. 2019.

LES MOUCHES

SARTRE, Jean-Paul, 1947.

Vers 414 av. J.-C., le célèbre dramaturge grec Sophocle écrivait une pièce de théâtre où se jouaient les destins tragiques d'un tyran, d'une reine aux mains tachées de sang, d'un fils exilé, d'une princesse réduite à la servitude, et qui se terminait par un régicide doublé d'un matricide : *Électre* venait d'entrer dans la légende. Plus de deux millénaires plus tard, cette antique tragédie n'a rien perdu de sa force et de son actualité, comme peuvent en témoigner ses nombreuses adaptations et remises en scène. Nous nous proposons ici de comparer deux de ces adaptations, *Les mouches* de Jean-Paul Sartre, écrite en 1943, et *l'Électre* de Serge Denoncourt d'après le texte d'Evelyne de la Chenelière, jouée pour la première fois en 2019, afin d'étudier le traitement que ces deux adaptations ont réservé à cette antique pièce. Pour ce faire, nous nous pencherons sur deux éléments incontournables de la pièce : le personnage d'Électre et le double meurtrier de Clytemnestre et d'Égisthe. L'un des éléments du récit les plus intéressants à analyser en raison de son importance prédominante dans l'une et l'autre des adaptations de la pièce de Sophocle est bien entendu le personnage éponyme d'Électre, qui a droit, dans

l'adaptation de Denoncourt, à un traitement fort différent de celui que lui a réservé Sartre dans *Les Mouches*. On peut discerner dans les deux adaptations un certain nombre de traits caractéristiques du personnage d'Électre, dont on pourrait dire qu'ils constituent le cœur et l'essence du personnage. Électre est chaque fois représentée comme une femme abandonnée tant par les dieux que par les hommes, maltraitée par sa mère et Égisthe, l'assassin de son père. Princesse réduite au rang d'esclave, vêtue de loques et de guenilles, elle est rongée toute entière par une colère dévorante et passe ses journées dans l'attente douloureuse du retour de son frère, Oreste, afin qu'il accomplisse sa vengeance en tuant les assassins de leur père. Sartre et Denoncourt semblent avoir tous deux considéré ces aspects comme des invariants du personnage d'Électre et ont choisi de les conserver, ce qui leur permet de rattacher leurs Électre respectives à celle de Sophocle et de s'approprier la charge symbolique du personnage mythique afin qu'elle vienne alimenter leur propre interprétation du mythe. Malgré ces ressemblances évidentes, la figure d'Électre connaît dans chacune des deux adaptations un nombre important

de variations. Les différences, parfois subtiles, entre les deux représentations d'Électre ne sont pas le fruit du hasard. Ces modifications apportées au personnage semblent être motivées surtout par la volonté des auteurs de l'adapter aux besoins du propos qu'ils souhaitent faire porter par leur adaptation. Elles viennent souligner les thèmes importants auxquels elles s'adaptent et constituent par conséquent des indicateurs précieux pour une lecture comparative des thèmes de chacune des deux adaptations. L'Électre de Denoncourt est au cœur de la trame narrative de la pièce. Tous les autres personnages sont directement liés à elle et son construits à partir de ce lien. Plusieurs personnages lui sont liés par le sang : Clytemnestre est sa mère, Égisthe son beau-père, son bourreau et l'assassin de son père, Oreste est son frère et Chrysothémis sa sœur. Les personnages qui ne lui sont pas rattachés par des liens familiaux se trouvent tout de même étroitement liés à elle dans des rapports de diverses natures : le chœur n'apparaît et ne s'adresse qu'à elle, Coryphée lui fait office de conscience, même le Pédagogue, que l'on pourrait être tenté de rattacher seulement à Oreste, est avant tout lié à Électre, puisque c'est elle qui lui a confié Oreste des années plus tôt et que c'est donc elle, en vérité, qui est à l'origine du duo que forment Oreste et le Pédagogue. L'existence de ces liens qui unissent chaque personnage à Électre est par ailleurs mise en évidence par la structure des dialogues. Le seul personnage qui entre en situation de dialogue avec l'ensemble des personnages de la pièce est celui d'Électre. S'il nous fallait illustrer de façon schématique la façon dont le jeu des dialogues lie les différents personnages entre eux, nous obtiendrions un motif semblable à une toile

d'araignée avec Électre en son centre. Le même exercice appliqué aux *Mouches* de Sartre donnerait toutefois un résultat tout à fait différent. En effet, dans son adaptation, ce n'est pas le personnage d'Électre mais plutôt celui d'Oreste qui se trouve en situation de dialogue avec le plus de personnages sans toutefois l'être avec chacun d'eux. Cette distinction nous permet de constater que le personnage d'Électre est, de façon très formelle, le cœur de la pièce de Denoncourt alors qu'il joue un rôle plus périphérique dans celle de Sartre. De là, on peut raisonnablement suggérer que la variation du statut d'Électre va de pair avec le sujet de chacune des adaptations. Dans le cas de Sartre, il s'agit de démontrer le pouvoir libérateur de la vérité contre l'illusion mise au service de la tyrannie, le pouvoir réel du peuple et sa liberté trop souvent masquée par un régime illégitime. Le personnage principal des *Mouches* n'est pas un individu seul, mais le peuple d'Argos. La place importante occupée par Oreste est quant à elle celle d'une sorte de messie, un exemple invitant le peuple à prendre conscience de la liberté fondamentale des hommes à se gouverner eux-mêmes. Denoncourt, quant à lui, traite d'un sujet tout aussi universel : la colère des femmes, son caractère plus dérangeant que celui des hommes. Il emprunte toutefois un chemin plus introspectif et passe par le personnage d'Électre dont il fait un symbole incarnant toutes les femmes. Assez paradoxalement, l'Électre de Denoncourt, pourtant située au cœur de toute l'action de la pièce, joue un rôle plutôt passif. La seule action qu'elle entreprend concrètement est celle de confier Oreste au Pédagogue pour le sauver. Cette unique action est seulement évoquée, jamais montrée dans la pièce. Du reste, l'Électre de Denoncourt

n'entreprend strictement rien : elle se lamente, crie sa protestation, hurle sa colère et sa douleur, mais elle n'entreprend rien. Toutes ses actions sont passives : elle attend le retour d'Oreste, elle rêve de sa vengeance et s'accroche à sa haine. Lorsque son frère arrive enfin, elle se réjouit de son arrivée, mais contrairement à l'Électre des *Mouches*, ce n'est pas elle qui le convainc de venger leur famille. Avec ou sans elle, Oreste accomplira le double meurtre pour lequel il est venu de toute façon. Cette passivité d'action de l'Électre de Denoncourt ne diminue en rien le personnage, mais s'inscrit de manière tout à fait cohérente dans le ton de sa pièce qui n'est pas une invitation à l'action, mais à la réflexion et à l'introspection. Si l'Électre de Denoncourt ne participe pas physiquement à l'action, elle s'y engage toutefois tout entière par sa réflexion et sa prise de position. L'Électre des *Mouches* joue quant à elle un rôle beaucoup plus actif. Bien qu'elle espère également le retour d'Oreste afin que ce dernier accomplisse sa vengeance, elle ne l'attend pas pour agir. Lors de la fête des morts, elle tente de montrer au peuple d'Argos sa liberté véritable en levant le voile de mensonges et d'illusions tissé par Égisthe et sa mère. L'intervention de Jupiter, le divin tyran, fait toutefois échouer sa tentative. Elle entre encore en action alors qu'Oreste lui révèle sa véritable identité. Elle entreprend de le persuader de commettre le double meurtre d'Égisthe et de leur mère et sa tentative est cette fois couronnée de succès. Cette Électre plus proactive s'inscrit tout naturellement dans l'adaptation de Sartre, qui a une dimension manifestaire.

Il est un second élément que nous ne pouvons passer sous silence puisqu'il sert de point tournant dans l'adaptation de Sartre et de point culminant

dans celle de Denoncourt. Cet élément, c'est le double meurtre de la reine Clytemnestre et du roi Égisthe, commis par Oreste et encouragé par Électre. Bien que ce crime constitue le cœur de l'action de la pièce de Sophocle, les deux adaptations le traitent de façon très différente. Le moment, la façon et les raisons pour lesquelles le double meurtre est commis, de même que ses implications symboliques sont, à l'instar du personnage d'Électre, adaptés en fonction des besoins de chaque adaptation. D'entrée de jeu, on comprend que cette scène forte remplit des fonctions différentes étant donné sa position dans la trame du récit. Dans l'adaptation de Denoncourt, le meurtre d'Égisthe vient clore la pièce, précédé de peu par celui de la reine Clytemnestre. S'il a choisi de conserver le dénouement classique de la pièce de Sophocle, c'est parce que l'essence de l'adaptation de Denoncourt ne se trouve pas dans l'acte de vengeance et ses conséquences, mais dans l'origine de cet acte. Ce qui est intéressant dans son adaptation, c'est la manière dont Électre décide de vivre avec sa douleur et sa colère. En entrevue à Radio-Canada, Denoncourt affirme avoir voulu exploiter le thème de « cette colère qui se change en radicalisation ». L'exécution froidement menée du couple royal est effectivement un acte radical, choquant, mais ce n'est pas tellement l'acte lui-même qui retient l'attention, mais tout le processus qui mène à cet acte et qui transforme la colère d'Électre en une haine si dévorante qu'elle doit être apaisée par le matricide. Ce thème du radicalisme, à la fois intemporel et incontestablement actuel, est d'ailleurs fortement souligné par les différents choix scénographiques de Denoncourt. L'utilisation d'une kalachnikov plutôt que d'une épée comme outil du meurtre, le port de costumes évoquant un « Moyen-

Orient inventé », le décor fait de blocs de ciments et de détritrus évoquant une ville en décrépitude, tous ces éléments scénographiques contribuent à évoquer l'idée du radicalisme telle que naïvement conçue dans l'imaginaire nord-américain moderne, c'est-à-dire un radicalisme qui trouverait essentiellement ses sources au Moyen-Orient et qui débouche sur des attentats armés. Les personnages d'Électre et d'Oreste tels que présentés dans la pièce de Denoncourt sont tous deux des êtres radicalisés par la haine qui commettent un crime sans autre but pratique que celui de satisfaire leur soif de vengeance. Cette même scène, dans *Les mouches*, prend un sens complètement différent. Plutôt que de marquer le dénouement de la pièce, le double meurtre marque un virage psychologique et symbolique important. Oreste, qui ne ressentait pas le besoin de se venger avant qu'Électre ne l'y convainque, ne ressent pas le moindre regret suite à son acte. Électre qui, au contraire, a tant désiré cette vengeance, est prise d'horreur lorsqu'elle se réalise enfin. La façon dont les personnages de l'une et l'autre des versions de la pièce perçoivent la réalisation de ce crime renvoie au sujet premier de chaque adaptation. L'Électre de Denoncourt s'inscrit dans une série d'adaptations qui mettent en scène « des femmes monstres, dangereuses, en colère ». Le point de vue de son adaptation est donc celui d'Électre dont la colère constitue le sujet de la pièce. Les personnages de Clytemnestre et surtout d'Égisthe sont présentés de façon très manichéenne : froids, cruels et sans regrets, ils nous sont montrés tels qu'Électre les perçoit. Ces mêmes personnages, dans *Les mouches*, sont présentés comme étant aussi malheureux et pri-

sonniers de leurs remords que les autres. Leur assassinat, dans l'adaptation de Sartre, répond à deux objectifs. Pour Électre, il s'agit de venger son père et de se libérer de leur joug. Pour Oreste, la vengeance n'est qu'un motif secondaire, le principal étant la libération du peuple d'Argos et la sienne. En tuant les tyrans qui régnaient par le mensonge, Oreste brise la toile d'illusions qui pesait sur le peuple d'Argos et leur offre la chance de prendre conscience de leur liberté véritable. En refusant de prendre la place d'Égisthe sur le trône, Oreste refuse de se rendre coupable du crime véritable de ce dernier : asservir le peuple en lui mentant. Il part donc d'Argos avec sur les épaules le poids d'avoir commis un meurtre, mais en ayant la conscience tranquille puisque ce meurtre aura eu pour effet la libération du peuple. En espérant trouver la liberté et la paix d'esprit par la vengeance, Électre fait quant à elle fausse route, et son repentir la condamne à être encore plus prisonnière qu'avant puisqu'elle devient son propre bourreau.

En définitive, on pourrait résumer le propos des deux adaptations ainsi : l'Électre de Denoncourt traite du passage de la douleur à la colère, et de la colère à la haine radicale. *Les mouches* de Sartre a quant à elle pour sujet la liberté radicale des peuples et la stérilité des regrets. Toutes deux empruntent à la pièce classique de Sophocle ses principaux personnages dans ce qu'ils ont de plus fondamental et l'essentiel de l'action du récit. Les deux auteurs traitent cependant ces différents éléments de façon fort dissemblable afin de mieux les intégrer dans la construction symbolique qu'ils désirent faire de la pièce originale.

Ça va ?

George Hélium

MANIFESTE DE LA JEUNE-FILLE

Texte et mise en scène : Olivier Choinière.

Décor : Max-Otto Fauteux. Costumes : Elen Ewing

Accessoires : Clélia Brissaud. Musique : Éric Forget.

Avec Raymond Cloutier, Stéphane Crête, Muriel Dutil, Joanie

Martel, Catherine Paquin Béchard,

Sébastien René et Isabelle Vincent.

Une production de L'ACTIVITÉ présentée au

Théâtre Hector-Charland le 13 novembre 2018.

Solide pilier du théâtre québécois, reconnu à travers le monde pour son style corrosif et son esthétique unique, Olivier Choinière remet en scène *Manifeste de la jeune-fille* un an après la première à l'Espace GO. Alors que seulement deux membres de la distribution originale reprennent leur rôle, la pièce s'en retrouve transfigurée. « Il s'agit d'une pièce retravaillée, d'une pièce qui a évolué », affirme l'auteur et metteur en scène en tête-à-tête avec une partie de son public un peu avant la représentation du 13 novembre 2018 au Théâtre Hector-Charland.

De prime abord, la disposition complexe de la scène frappe l'œil du spectateur. Elle est composée de piédestaux, de présentoirs de magasin par lesquels les comédiens entrent sur scène comme s'ils étaient des marchandises sortant d'un entrepôt et de deux costumiers bien garnis, placés diamétralement en opposition. Surplombant la scène, des projections se meuvent sur des supports circulaires. L'audiovisuel (musique rythmée et projections vidéo) est très important et intrinsèquement lié à l'argument de la pièce : notre société capitaliste va très mal.

Le mouvement incessant des comédiens, semblable à une danse, se veut constant, autant à l'avant qu'à l'arrière-scène. De plus, les changements de costume se multiplient en

nombre incalculable : tenue sadomasochiste en latex couleur chair, habit du banlieusard aisé avec polo et pantalon 100% polyester, costume marginal d'artistes flamboyants, hardes de migrants enguennillés ou treillis du combattant terroriste. Le rythme est effréné. Dans son ensemble, la pièce ne nous laisse que très peu reprendre notre souffle, elle nous bombarde d'images discordantes et toute la mise en scène est construite pour produire cet effet d'essoufflement, de vitesse, de consommation rapide.

La pièce s'amorce sur une musique techno signée Éric Forget, satirique dès la première note, stéréotype du catwalk. Le public, maintenant surpris et saisi, assiste à l'amorce d'un défilé de mode sous une lumière criarde. Les masques barbares, les humains voilés, ces jeunes-filles n'étant ni jeunes ni filles (étant plutôt symboles du capitalisme), qui portant le visage de Stéphane Crête, qui accoutrées des oreilles d'un Mickey Mouse psychédélique (Isabelle Vincent), se pavanent. Elles font la belle et posent une question au public, épicerie du spectacle, une simple question : ça va ? Anodine, ridicule, cette question n'a aucun poids, c'est tout le génie de son énonciation initiale. Elle deviendra pourtant lourde comme le boulet de Sisyphe à mesure que les actes tomberont. À cette question tenue on répond légèrement, par un simple « oui et toi »,

par automatisme, le public se prononçant machinalement tout autant que les jeunes-filles. La question, la démonstration, le mouvement circulaire des comédiens : voilà, une boucle malsaine se dessine et se répète. La pièce se présente cyclique comme tout le vice du capitalisme. Il n'y a pas d'issue. Cette rondeur se trace sur les podiums de la scène, piédestaux de l'apparence, enluminures des masques. Cette rondeur, ce cercle, cette boucle est partout : dans le temps, le mouvement et l'espace. Dès les premières minutes, le public est pris au piège.

Une pièce-paysage se déploie sur scène en multiples tableaux. La fable, pour sa part, est fragmentée à un tel point que l'identité des personnages n'a plus la moindre importance. Est-ce que Raymond Cloutier joue son propre rôle ? Allez savoir. L'histoire ici n'est qu'accessoire. On ne raconte pas, on dénonce : violemment et anarchiquement. Énonciation du trouble, du malaise, éclatement de la crise, puis retour au nœud initial : voilà en quelques mots le mouvement de cette pièce. Plus tard, on répond à la question centrale comme on peut, on ment maladroitement, on se justifie, puis vient la rupture. La musique techno cesse son capharnaüm et la vérité remonte à la surface. La scène adopte un rouge violent ou un bleu glacial. Une jeune-fille, qui plante des fleurs dans les nids de poule pour la beauté du geste, qui fait l'amour parce que ça fait maigrir, qui perpètre des attentats terroristes parce que c'est à la mode, qui change de vêtements comme de peau, de vie, d'idéaux, cette jeune-fille éclate. Cette dernière, qui Muriel Dutil, qui Joanie Martel, qui Catherine Paquin Béchard, qui Sébastien René, hurle. Elle se dévoile et se déverse sur la scène. Elle se vide. Le mensonge est dorénavant impossible. Puis, elle

se sublime pour laisser place à des fragments vidéo projetés en surplomb, extérieurs au vice du capitalisme se déployant jusqu'alors sur les planches. La vérité se présente alors comme une gifle : guerre, pauvreté, inégalité... Les images sont sans équivoque. Les effets collatéraux du dogme mercantile sont exposés. L'entêtant claquement des mitraillettes devient musique. Puis recommence la boucle, la satisfaction de la purge suffit à poursuivre l'existence, les jeunes-filles se choisissent de nouvelles parures et la même problématique nous hante à nouveau, le même nœud indénouable : « ça va ? »

Manifeste de la jeune-fille est une pièce volontairement dissensuelle. La quête de provocation de l'auteur est manifeste. Les adeptes de l'édulcoration du théâtre de masse, collés à une conception conservatrice de l'art, en sortiront dégoûtés. On ne se maquille pas ici pour plaire. On se bariole le visage de peintures de guerre. Voilà une pièce déroutante que nous propose Olivier Choinière. Une pièce où l'on détruit complètement le quatrième mur, pièce dans laquelle le public devient un engrenage de ce mouvement circulaire perpétuel. Les comédiens prennent place à nos côtés tout naturellement. Il n'y a plus de barrière, et ce faisant, nous nous trouvons également emprisonnés sur cette scène. Est-ce moi sous ce masque ? Je ne saurais dire. En somme, voilà une pièce coup de poing qui déroutera le conservateur et charmera l'avant-gardiste. En clair, c'est une torture tout à fait délicieuse que de devenir le huitième acteur de cette pièce. Pour se préparer à celle-ci, il convient de se poser une simple question : ça va ? À ceux qui répondent « oui et toi », le désenchantement sera complet.

Poésie

Belle aux Bois dormants

Mélo die Maeva Micucci

Belle aux Bois dormants ne veut pas se réveiller.
Par cette tendre histoire, ses yeux aveuglés restent accaparés.
Utopisme fatal qui la fera crever.
Bazardée dans ce théâtre étrange,
Contrée de maux et de mots indicibles,
Échevelée, chancelante et égarée,
Le lit de coton n'est plus, ne restent que les lamiers.
Ô émerveillement incongru, où as-tu disparu ?
Crispations, manque d'air, absence.
La trahison a un goût de sang : métallique, ramassé, substantiel.
Cœur estropié, regard cramé, âme disloquée.

Belle aux Bois dormants ne veut plus se réveiller.
Du conte de fées à la réalité,
Le rêve soupire, expire et se corrompt,
Le soleil renfrogné se fait la malle dans une autre contrée.
Les nuages gisent, appauvris, limogés.
Fable bien cruelle que celle qui se joue de nos profondes illusions,
Et piétine à mort nos plus belles sensations.
Estampiller l'abject, calfeutrer l'infortune, consumer les oui-dire.
Parler. Ne plus rien dire.
Penser. Ne plus écouter.
Voir. Ne plus se leurrer.

La Belle aux Bois dormants est réveillée.

Décalque

Mélo die Viau

Étendue mer vivante sous mes tempes
Étendue terrain vague

Le temps moule nos regards
Implore de patience nos corps féroces
Se suspend à nos paroles désuètes
Longe la terre de nos poitrines battantes

Étendue terre aride sous mes respirations
Qui vole
S'étend à pertes de sons
Longe les acouphènes de nos oreilles à vif

Étendue ciel mat et profond d'azur
Je te décalque à vie
Les couleurs et les vêtements tomberont sur nos épaules légères

Fulgurance

Mélo die Viau

J'ai du mal à casser mes pierres toutes carrées
Je les déforme brutes, bizaroïdes, biscornues et baroques
Ambivalentes et amputées de beauté

J'ai du mal à composer mon sourire sur commande
À prétendre à la couleur rose devant ma peau bleue de nuit
Et mes pensées vert-de-gris

J'ai du mal à peindre mes disgrâces en écrin de verre
À éteindre le son de mes désillusions
À chanter mes mouvements humanitaires
À accélérer mes pas qui s'essoufflent
Coupable d'être trop lente pour ce monde fulgurant

Demi-lunes

Magali Boisvert

mon ciel se colore de toi
nos doigts s'enracinent
et les chemins qui mènent
à mes hanches
sont pavés de miel

une myriade de souhaits
étalée sous forme de cils sur l'oreiller
me gave la tête de rêves
que tu effleures
du bout des lèvres

et quand les nuages
s'immergent dans l'encre
je troque mes yeux pour des empreintes
je trace une carte astronomique
sur tes épaules
pour immortaliser
notre constellation de ficelles

Dessin

Mélanie Viau

Je dessine nos turbulences avec des mots
Je les trace de mémoire
À la couleur de nos ailes
Qui prenaient à guerre nos détresses
À la couleur de nos rêves
Qui prenaient à haine nos regrets
De nos êtres
Qui frôlaient l'indécence

Je dessine mes désillusions
Pour arriver à aimer le corail sous ma peau
La pluie vagabonde sous mes doigts animés
Et le vent qui hurle dans mon regard distant

Je dessine le vespéral, l'équilibre et l'occidental
Pour prendre une à une les couleurs de monde délavé
Et les aimer

Les faire luire, les unes après les autres
Aimer les teintes chaudes d'un après-midi amoureux
Aimer les teintes froides d'un cœur auprès du feu

Le poids des plumes

Gabrielle Héron

Souffle crédible crétin
Mangeur affamé, infâme gâteaux
Pousse, accouche ta lourde tête au vin
Souffle, couche tous tes desseins

Migraine, dédain, son rance
Joie, euphorie, la plume de l'enfance
Le berceau longiligne, celui des morts
Souffle, ta voile manque d'essor

Métaphore mauvaise ou vie pendue
Vile comparaison et tête fendue
Mangeur, pousse le berceau sur le pont
Plume du voile, d'où sombrent les sons

Ça se mélange, puis ça s'embrouille
Barbouille là-haut, impose ton créneau
Un bateau, une encre pour les fouilles
Dépouille-moi de tout jusqu'à l'anneau

Le bruit du monde

Mélanie Viau

J'entends le bruit du monde dans mes pieds
Le silence, long, sale, recroquevillé sous les arbres
Je cherche le sens des couleurs
Leurs odeurs décuplées
Leur nourriture harmonique

Le vent coule sous ma tête
Effleure de béton mon regard brutal
Nos pins, nos montagnes vierges de pas sentinelles
De casquettes légères et de soubresauts animaux

Pour que les étangs dérobent leurs membres ruisselants
Les feuilles d'août leurs amours furtives et turbulentes
Et les chemins de pierres leurs cassures inégales
À la verrerie du monde
On a coupé les carreaux rouges

Tout le temps

Maggie Lévesque

Je pense à toi tout le temps tout le temps
Chaque matin quand le coq me réveille
Chaque soir quand la chouette m'endort
Chaque fois que je prends un bain de soleil
Chaque fois que je prends un bain de glace

Je pense à toi tout le temps tout le temps
Que je fasse quelque chose ou que je ne fasse rien
Que je me repose ou que je travaille
Que je bâche ou que je m'embûche
Que je sorte voir du pays ou que je m'enferme dans mon donjon

Je pense à toi tout le temps tout le temps
Quand je suis belle ou laide
Quand je vis dans un château ou dans une prison
Quand je me sens vivre ou quand je me laisse mourir
Quand je suis intelligente ou sénile
Quand je me libère ou me condamne

Je pense à toi tout le temps tout le temps
Tout le temps tout le temps
Tout le temps

Je voudrais de l'air

Mélodie Maeva Micucci

Je suffoque.
Je suis proche de l'asphyxie.
J'étouffe.

Je voudrais de l'air.
Mes pensées ne cessent de s'éclater en plein vol.
Mes désirs sont atomisés avant de pouvoir être formulés.

Je voudrais de l'air.
Demande inavouable et inaccessible.
Demande incompréhensible et irréprensible.

Je voudrais de l'air.
Course acharnée vouée à l'échec.
La ligne d'arrivée disparaît en fumée.

Je voudrais de l'air.
La demande paraît évidente,
Mais se transforme en une mort latente.

Je voudrais de l'air.
Rien d'autre n'importe.
Rien d'autre ne compte.

Mais je suis pieds et poings liés.
Enchaînée aux attentes et chantages acharnés.
Aspirée dans un vortex hurlant : « Mais est-ce que tu
[comprends ? »

Marre de comprendre.
Marre d'attendre.
Marre de prétendre.

Je voudrais de l'air.
Je voudrais que cessent les aspirations et les espoirs.
Je voudrais que cessent les excuses aussi vides de sens
[qu'accessoires.

Je voudrais de l'air.
Je voudrais que disparaisse l'absolution.
Je voudrais que disparaisse la rédemption.
Il n'existe aucun pardon.

Cessez donc de présumer.
Je n'ai rien à donner.
Aussi vide que l'air que je cherche désespérément à trouver.
Aussi glacée que le vent que je souhaiterais voir m'emporter.

Je voudrais de l'air.

Naufrage

Magali Boisvert

sillages dépareillés
nos chemins se déchirent
à petites gouttes
les orteils effleurent le sol

le silence s'immisce
dans les fissures de nos pupilles
ta main glisse
une autre rive t'aspire

tu sais nager
je reste ici

Mutisme

Myriame Ezelin

J'ai le langage des os calcinés
par le feu fantasmagorique de la première aube
je parle les chimères extravagantes
les nuits noires et froides
et la bienséance des vertèbres paralysées
l'ennui c'est qu'on ne comprend qu'elle
elle tonne :

Ravalez les valves de vos cœurs humides
et vos vertiges sidérants
ils traînent sur l'asphalte refait
gardez vos prétentieuses immensités
elles sèment le chaos dans les marches dignes

Je préfère me perdre dans le trouble du simulacre
je regarderai s'effondrer
la cathédrale de vos possessions
en abreuvant la forêt
de ma sève bénie

Donnez-moi vos langues mortes
maîtres traîtres
je reproduirai le langage
de la meute affamée
que vous n'avez pas su diriger

Voler

Mélanie Viau

Dans cette ville de fous
Chaque petit vol est une révolte
Voler pour ne plus appartenir à une société prémoulée
Voler des rêves, des idées, des drapeaux et des injures
Des injures à la folie, arracher des injures pour nous faire exister
Pour nous faire trembler devant notre apathie coupable

Il n'y a plus de liberté
Dans cette ville de fous
Nous devons la voler
La prendre à qui de droit
Secouer nos épaules prisonnières et censurées
Et la conquérir, notre liberté

Aller prendre les places publiques à coups de mots
Piétiner les fleurs de caoutchouc
Aller prendre les promenades
Arracher l'herbe synthétique
Aller prendre nos logis surpeuplés
Détruire nos arbustes en plastique
Et la conquérir, notre liberté

Nouvelle

Amoureux à 5 ans

Maggie Lévesque

Nous serons désormais unis
pour la vie. Sans frère ni père
aux alentours. Que tous les
deux.

Elle, tellement belle... Moi,
peur de mes folies non pas-
sagères. Quand je souris ou
quand je crie, elle pleure. Elle
aussi, elle est effrayée de moi.
Effrayée de ce je veux accom-
plir. De ce que je peux accom-
plir. Si seulement elle savait. Si
seulement elle savait comme je
l'aime. Je pense à elle. Jour et
nuit. Nuit et jour. Toujours.

Toutefois, une barrière nous
sépare. Un jour, je la briserai.
Je la tuerai. Mon père. Il ne
sait pas comment chérir ma
mère. Il fait tout de travers.
Ma mère, la meilleure pour
tout. Pour la cuisine. Pour les
discussions. Pour les jeux. Pour
les mots doux. Pour les bisous.
Pour tout. Mon père, juste bon
pour les disputes, les punitions
et les silences déconcertants et
malsains.

Je supprime mon géniteur.
Dans son sommeil. Près de ma
génitrice. Après cet acte in-
conscient, je m'enfuis. Par peur
de ce que ma mère me dirait.
De ce que celle que j'aime me
reprocherait

Pendant trente ans, je tra-
verse les autoroutes, les villes,
les pays, les continents et les
océans. Je rencontre soudain la
perle rare. Très rare. Je n'avais
jamais vu une aussi belle
femme. Pas même aussi belle

que ma propre mère. Ma mère,
d'ailleurs, que je n'avais pas
réussi à chasser de mon esprit.
Je ne me souvenais même plus
de son visage, de son corps, de
ses courbes.

Cette femme, assise sur le bord
de la plage, semblait perdue.
Seule. Sans homme pour la
consoler. Elle avait l'air d'avoir
vécu de dures épreuves. Elle
paraissait si jeune... Cheveux
blonds soyeux. Visage blanc et
lisse. Mains douces et délicates.

Je vais à sa rencontre. Légère-
ment penaud. Trop de pres-
sion. Tendus. Elle chantonne un
air en regardant l'horizon du
bout des yeux. La femme, sûre
d'elle, mais la voix brisée par
les saisons.

J'apprends par la suite, il y a
de cela d'innombrables années,
que son mari s'est fait tuer par
un homme. Un homme que les
policiers n'ont jamais retracé.
Cette même journée, son fils
a disparu. Probablement kid-
nappé par le tueur en question.
Mais pourquoi ne pas l'avoir
assassinée, elle? Cela, elle ne le
saura jamais.

Nous serons désormais unis
pour la vie. Sans un autre aux
alentours. Ni frère ni père.
Que tous les deux. Nous nous
sommes retrouvés après plu-
sieurs années. Il s'agit certaine-
ment d'un signe. Toutefois, je
ne parlerai point à ma mère de
ce qui existe réellement entre
elle et moi. S'il fallait qu'elle ne
veuille plus m'épouser...

Fatalité et reconstruction

Maggie Lévesque

Un soubresaut. En sueur. En pleurs. En panique. Elle se tâte la tête, les bras, les jambes. Elle se sent enchaînée, mais de l'intérieur, comme infectée d'un insecte, d'un monstre ou d'un démon qui la dirigerait, elle, son âme. Puis, elle s'efforce à ce que son tambour ne ressemble plus à une fanfare.

Dans son cauchemar, elle doit se rendre au travail, comme à l'habitude. Les mains sur la roue, la voiture ronronne. En route vers son chemin usuel, un véhicule qui allait en sens inverse la happe. Dans cette voiture, un chauffard, affaibli par beaucoup trop de venin alcoolisé, y somnolait.

D'un côté, lui, se trouvant indemne mais saoul, et ne sachant trop ce qui se passait.

De l'autre, elle, maculée de ce liquide écarlate : ses jambes fracturées, son cerveau en compote et sa conscience qui s'évanouit.

Ce rêve se trouve beaucoup trop détaillé pour qu'il s'agisse d'un simple cauchemar. Pourtant, elle vient bel et bien de s'en tirer.

Voyant ses draps imbibés d'un liquide visqueux au goût métallique, elle craint que ce ne soit une prémonition. Elle décide donc, ce jour-là, de prendre l'autobus. Voyant l'heure fuir à toute vitesse, elle se hâte. Elle met son chandail de laine, son pantalon de coton, ses bas de nylon, puis ne mange qu'un fruit et un biscuit. Elle s'empare de sa veste au passage, ferme la porte derrière elle, puis verrouille en prenant soin de ne pas oublier la clef posée sur le buffet. Se dirigeant tout droit vers l'arrêt d'autobus, elle tâtonne le fond de son sac à main afin de trouver quelques dollars pour payer le billet d'un

aller-retour.

Enfin assise dans un des bancs encore libres, elle respire mieux. Beaucoup mieux. Elle écoute la musique diffusée d'une oreille et la conversation d'un jeune couple de l'autre. Elle s'égaré dans son propre univers rempli de cachettes secrètes où l'on ne termine jamais d'en explorer chaque parcelle.

Peu consciente de ce qui se trame, elle est brusquement secouée, puis elle bascule dans le corridor central du transport en commun. Un gros camionneur, pressé de finir sa journée, fait chavirer l'autobus, tandis que le conducteur perd le contrôle du véhicule et se dirige malgré lui dans le Saint-Laurent. Ils se retrouvent tous au fond du fleuve tandis que le garde-fou est démolé par la violence du coup porté par le camion.

Monique surgit de ses affres une seconde fois.

Elle vomit une quantité insoupçonnée d'eau. Sur son visage, deux lacs inondés ainsi qu'un volcan en éruption éjectant du mucus. Elle s'arrache les cheveux, mais cesse rapidement pour cesser de voir rouge. Elle ne fait plus la distinction entre l'imaginaire et le réel.

Cette fois, elle pédale pour se rendre au travail. Le souffle court, elle s'arrête sur le bord de la chaussée pour reposer ses jambes endolories et étrangères à l'effort.

Elle repart de plus belle au bout de quelques minutes. Malheureusement, la chaîne de son vélo saute. Elle se contraint donc à marcher son dernier mille en trainant sa bicyclette à côté d'elle.

Soudain, des gouttes perlent sur ses tempes et ses cheveux se plaquent contre sa peau.

Elle ne remarque aucunement qu'elle slalome sur la ligne jaune. Un bruit strident, au loin, l'envahit. Sa source, sans qu'elle ne le veuille, la fauche de plein fouet.

Elle se réveille une nouvelle fois.

Courbaturée, elle ne réfléchit plus et reste à la maison, incapable de supporter ces cauchemars atroces. Elle est tout simplement congestionnée de tout son être.

En réalité, ses cauchemars successifs qui se produisaient durant cette même nuit, longue et sans répit, ne constituaient qu'une boucle de rêves ressemblant à ce qu'elle subissait réellement. Un accident lui causait maintenant de nombreux ennuis : elle se trouvait dans le coma depuis plusieurs heures. Tous les spécialistes se mirent d'accord sur le fait qu'elle ne se réveillerait plus jamais. Plus jamais.

Monique revenait tranquillement à elle. Tout en sueur. Les yeux remplis d'eau et de terreur. Pourtant, les diagnostiqueurs prédisaient le contraire. Ils surnomment maintenant ce phénomène un miracle.

Dix longues et interminables années s'égrènent. Après cette fatalité, Monique se reconstruit : nouvelle, forte, revigorée et meilleure. Elle remonte en selle. Elle croque désormais la vie à pleines dents. Elle s'épanouit grâce à ce privilège, comme une fleur qui émerge de l'ombre et se tend vers le soleil.

Maintenant, Monique ne veut plus vivre ni dans ses rêves, ni dans ses cauchemars, ni dans son passé, ni dans son futur, mais bien exister dans le moment présent, sans se créer d'attentes face à la vie qui lui est offerte pour une seconde fois.

Le bureau Gilbert Hickory

I

Chaque foyer, appartement, maison, chaumière, grotte, vaisseau, bicoque — appelez votre demeure comme vous le souhaitez — possède un appendice ayant une fonction propre qu'il ne remplit pas.

Une femme souriante et fière, inconnue de vous jusqu'à présent, est satisfaite de la disposition des meubles et des accessoires qui lui permettront de mettre à profit son atelier de couture, celui-là même qui l'autorisera à devenir une fileuse aguerrie. Elle regarde avec joie son nouveau repère en s'enfonçant bien conquérante les poings sur les hanches. Elle s' imagine déjà passer ici un temps fou à parfaire ses connaissances et sa technique dans un métier d'art qu'elle avait jusqu'alors

seulement rêvé d'exercer. Elle contemple déjà ses créations, elle caresse déjà le derme artistique de velours ou de coton du bout des doigts, elle suppose des œuvres modernes avec un je-ne-sais-quoi d'ancien, alliage de dentelles et de spandex, elle sent naître l'étincelle d'une explosion de créativité lui emplissant le cœur d'une joie de bâtisseuse. Derrière son ombre et à travers une mince fenêtre sur le monde, décembre furieux neige déjà comme un dément.

Les semaines s'égrènent et fondirent comme la gadoue sur les routes hivernales du Québec alors que la pièce des illuminations avant-gardistes n'avait toujours pas vu œuvrer notre artiste, n'avait toujours pas accueilli la créatrice au seuil de son art, mais avait cependant accumulé deux ou

trois boîtes de guirlandes et de boules de Noël qu'on ne savait où mettre ailleurs. La femme, que l'on connaît déjà un peu mieux, avait alors déclamé : « C'est non ! Pas question d'encombrer mon atelier ! Le faux comble du garage sera parfait », en envoyant un coup de pied plein de résignation sur une boîte mollassonne bourrée de décorations enguirlandées. Les poings toujours bien plantés sur les hanches, conquérante à n'en point douter, le barda disparu, elle contempla la pièce avant d'éteindre les feux et de se mettre au lit, bercée par l'incessant sifflement d'avril.

Alors que mai n'entreprit qu'à peine ses premières chaleureuses caresses, l'atelier n'avait toujours pas accueilli l'aspirante-artiste. Pour une raison qui échappe à l'entendement, il semblerait qu'une maison se remplisse machinalement par température printanière, qu'elle attire les bibelots, les meubles à rabais, les plantes exotiques, les trucs inutiles et pas chers vendus dans les grandes surfaces, les fausses antiquités brocannées aux coins des rues pour cinq dollars et les cochonneries des uns qui se muent en inestimables trésors pour les autres. « Le faux comble ne pourra suffire, » ne put s'empêcher de marmonner la femme avec dépit, n'osant plus même franchir le seuil de son antre.

Juin se voulut ardent et la volonté de la femme que l'on connaît maintenant plutôt bien, volonté de garder le futur sanctuaire de sa créativité pur et innocent, à l'abri de la fatalité, s'amenuisa considérablement. La moitié de l'atelier était maintenant garnie d'accessoires de tout acabit : du vélo stationnaire rétro dont les vitesses détraquées donnent l'impression que l'on peut pédaler au niveau maximal sans trop d'effort aux peintures

naïves d'un peintre ougandais au nom imprononçable.

Les bras ballants, en sueur sous le règne de juillet, la femme regarda le sanctuaire violé avec affliction. Ravalant ses illusions et prête aux compromis, elle bâtit un espoir sur une concession négociée avec son idéal. Elle murmura alors à voix basse, les dents serrées : « il restera toujours de la place pour la couture postmoderne, même avec quelques mètres en moins. » Affichant enfin un regard dur, elle accepta de couper la poire en deux, de guillotiner sa résolution comme un Louis XVI un peu flemmard. « La force créatrice est plus puissante que tout obstacle et certainement plus forte qu'une banale contrainte d'espace », hurla-t-elle à la pièce qui avait perdu son écho. Alors qu'elle remettait craintivement ses poings sur ses hanches, l'ampoule du plafonnier grilla en vrombissant ; dépitée, elle alla se mettre au lit.

Août mourut dans les bras de septembre alors que la femme dont nous pourrions estimer les moindres gestes tellement nous la connaissons admirablement n'avait toujours pas aiguisé son talent sur la meule de quatre mètres cube, pas même une seule triste fois. Son mari, un homme nous étant inconnu — quelle surprise d'ailleurs de constater qu'il reste encore quelque secret à cette femme que nous avons cru dominée par notre omniscience de pauvres voyeurs — trouvait dommage de gaspiller ainsi tant d'espace dans une maison si exigüe. Il avait eu l'idée pragmatique d'acheter un banc d'entraînement et des poids pour parfaire l'efficacité de ses séances de course à pied, de stretching et de yoga, question de rentabiliser tous les suppléments alimentaires qu'il achetait sur internet et qui semblaient jusqu'alors nourrir bien davantage la parfaite parabole

convexe de son abdomen que celles, imparfaites pour dire peu, de ses biceps.

Cette femme, que nous sondons sans vergogne et impunément, résista un temps — aussi court que le souffle d'une aurore — puis consentit, vaincue, à livrer à son mari le quart de son atelier pour son damné banc d'entraînement. La gestion de la braise artistique prenait maintenant une tangente arithmétique. Il ne lui restait plus qu'un coin de la pièce et la triste apparence de la machine à coudre, coincée dans le fatras, la força à détourner des yeux mouillés d'affliction. Loin de moi, votre très humble narrateur, d'avoir l'idée de taper encore sur le clou de cette pauvre femme, mais les biceps endormis du mari avaient si facilement remporté la bataille pour le troisième quart qu'il serait assez aisé pour un lecteur perspicace de deviner la suite.

La femme que nous connaissons maintenant parfaitement mourut le jour suivant d'un effroyable accident de voiture. Triste nouvelle ! Elle n'avait jamais trouvé le temps de mettre à profit la pièce de ses ambitions, elle n'avait même jamais tenté de devenir ce qu'elle avait seulement rêvé d'être : cette couturière avant-gardiste, cette artiste fougueuse. Neuf mois plus tard, la machine à coudre ainsi que tous les accessoires qui la compléteraient furent vendus par le veuf à la carrure d'haltérophile dans une vente à bric-à-brac — eh oui, utiliser bric-à-brac dans un groupe prépositionnel est ambitieux, mais si je ne le fais pas maintenant, peut-être ne le pourrai-je jamais — la machine et les accessoires furent donc vendus, dis-je, pour cinq tristes dollars.

Que dire de plus sinon que les heures sont des poignards dans les viscères de tout artiste ? Que dire sinon que demain n'existe vraisemblablement pas ? Que dire sinon que le médiocre est

préférable au néant ? Que dire sinon que le faux comble est capable d'en prendre ? Il vaudrait alors peut-être mieux ne rien dire du tout...

II

— Comment s'appelait l'héroïne de ton histoire, déjà ?

— Eh bien ! Elle n'avait pas de nom, dis-je en écarquillant les yeux, surpris par la question.

— Je sais reconnaître de la foutaise quand on m'en sert un grand plat. Allez, dis-moi !

— Ève, dis-je en baissant les yeux.

— Ève ! Très original ! Le nom de ton ex ! Pourquoi me raconter ces histoires débiles au réveil ? S'il y a une morale à saisir, ce ne sera pas avant neuf heures, souffla Ariane en fixant le pot de terre cuite cassé et éparpillé au centre du bureau, pièce à conviction du crime de notre nouveau pensionnaire.

— Débile, hein ? Je vais m'en souvenir, dis-je en l'embrassant d'un baiser sec emplî de fausse colère et en lui pinçant les fesses avec une violence presque feinte.

— Bon ! D'accord, je t'écoute, mais en contrepartie, c'est toi qui fais le café. Quelle est la morale de cette triste histoire ? demanda-t-elle en roulant les yeux. Tu veux devenir couturier ? continua-t-elle en ramassant les morceaux du pot vandalisé cette nuit par notre chaton, Pépé le Terrible.

— Ta vivacité me surprendra toujours. Tu lis en moi comme dans un livre ouvert, dis-je en tenant le porte-poussière alors qu'elle balayait maladroitement les débris à l'intérieur, à demi réveillée.

— Je t'ai simplement demandé de faire un peu de ménage dans ton bureau, pas de réécrire tes vieilles compositions du cégep. Et en passant, si tu deviens couturier, je te quitte ! dit-elle en

éclatant de rire.

— Tu n’as pas trop à t’inquiéter pour ça ! tranchai-je comme un boucher ennuyé. C’est effectivement bordélique ici dedans, dis-je en vidant le porte-poussière dans la poubelle et en fixant les vieilles affiches sur les murs. Il n’y avait pas de morale à l’histoire, ça doit être ça la morale, dis-je enfin en balançant le porte-poussière dans un coin avant de sortir du bureau en coup de vent.

— T’es en colère ? demanda-t-elle en me suivant, collant ses mains à mes fesses.

— Ça m’en prend un peu plus que ça ! dis-je en sortant le café d’une armoire de la cuisine.

— Tu dessinais et tu peignais quand tu étais plus jeune. Pourquoi ne pas t’y remettre ? demanda-t-elle en se penchant sur l’îlot de la cuisine, et ce faisant, dévoilant la géométrie de sa poitrine, présentée comme une excuse pour sa rudesse. Un lutrin, trois-quatre pinceaux et de la gouache. On vend le tout au noir et on part en Espagne, dit-elle en revenant vers moi.

— Ton enthousiasme me troue le cul.

— Le dessin te passionnait et les passions c’est dur à tuer, dit-elle doucement en m’embrassant.

— Je vais y penser... Dans tous les cas, un grand ménage du bureau ne fera certainement pas de tort.

III

Le bureau avait l’allure d’un bazar. La première chose qui frappait l’œil en entrant était sans nul doute un panneau de contreplaqué accroché au centre du mur latéral gauche arborant une illustration d’Arnold Schwarzenegger sur fond jaune canari. Revêtant un treillis de combat et des traits menaçants, la main droite collée à un couteau de combat, la gauche tenant fermement

une grenade dont on estime le dégoupillage imminent, Arnold devenait un véritable aimant à regard. Cette seule affiche pourrait bien résumer la somme de l’étrangeté de mon bureau.

Face au commando se trouvait une petite affiche de Madonna : buste pointé, tête légèrement fléchie vers l’arrière et bras formant des anses conductrices entre les épaules et les hanches. Le chemisier noir assez léger qu’elle revêtait était agrémenté de deux cônes pointus comme des cornets de crieurs et dirigés droit sur ses seins. Madonna regardait avec ardeur le soldat autrichien que rien ne semblait impressionner.

Plusieurs autres *posters* parsemaient les murs qui devenaient de véritables mosaïques : une immense affiche de l’album *Issues* de Korn, un laminé de Led Zeppelin avec les paroles de *Stairway to Heaven*, deux affiches plastifiées couvertes de plis du premier *Sin city*, une publicité d’un *Final Fantasy* (je ne me souviens plus lequel), une affiche du premier opus de *Kill Bill*, une pyrogravure inspirée de *Hellboy*, made in hell et signée par Satan lui-même, et une immense carte du monde en huit parties ramassée dans un magazine au tournant du millénaire. À travers cette anarchie de visage et de couleurs, on ne voyait que très peu la peinture des murs, une peinture s’écailant et portant les traces du séjour d’un ancien fumeur invétéré, moi-même.

Apposés au mur latéral gauche se trouvaient deux secrétaires disposés côte à côte : l’un beige et l’autre acajou. Les deux meubles étaient recouverts d’une épaisse couche de pape-rasse de toute sorte, de la facture impayée aux articles de journaux découpés, en passant par les vieilles esquisses maladroites d’un dessinateur paresseux. À travers le premier feuillu se trouvait un écran d’ordinateur

et sur le second une vieille machine à écrire Remington 17 des années vingt, en excellente condition, montrant sa coque noire comme l’encre de Chine et ses touches chrome parfait. Sa prestance défilait l’arrogant écran moderne aux mille reflets plastiques, semblable aux joujoux éphémères de notre temps.

Une fenêtre encadrée de minces rideaux blancs laissait passer une lumière nourricière pour un avocatier, notre avocatier. Né d’un noyau laissé à pourrir un été durant dans un bocal de plastique, sa mise en terre marqua la naissance de ma relation avec Ariane. Si l’on s’aime, il faut planter quelque chose et un avocatier fait tout à fait l’affaire. L’arbre touchait maintenant le plafond de ses extrémités les plus minces et son envergure faisait prêt de quatre pieds.

Le plateau d’une table et quelques chaises pliantes étaient remisées derrière l’immense pot de grès qui contenait l’arbre et opposé à celui-ci se trouvait une bibliothèque plus haute que large, une petite armoire en lattes de pin pouvant contenir quelques pots de fleurs (un en moins depuis l’arrivée de Pépé le Terrible), un classeur bleu en aluminium à deux tiroirs et un large fauteuil rose défraîchi par l’incessante exposition à la lumière. Dans la garde-robe, un grand classeur de plastique abritait une véritable orgie de câbles, de fils, de connecteurs, d’embranchements, d’extensions, de *power supplies*; filin accumulé au cours des années et dont l’utilité devenait mystérieuse, mais filin qu’il m’est encore à ce jour impossible de mettre à la poubelle. Un jour ou l’autre, il me faudra connecter un truc-machin et ce jour-là, j’aurai ce qu’il faut. Oh oui ! Je serai prêt pour cette connexion, quelle qu’elle soit.

IV

Tourment

Je dormis très mal, car la nuit m’était devenue douloureuse. Dès l’aube, alors qu’un mauve pervers perçait l’orange d’un ciel bas, je chiffonnai *La couturière* et balançai la nouvelle à la poubelle. Je pris ensuite place dans le bureau. « Dessiner à nouveau ! Pfft, quelle idée ! » Ça fait si longtemps que je n’ai pas sorti mes crayons de leur étui que les mines auront à coup sûr séché. Et peindre ! « Je n’avais pas le talent nécessaire il y a dix ans, je n’envisage pas par quel miracle mes mains se fussent améliorées dans l’inaction », marmonnai-je en sirotant mon café.

Devenant partie intégrante du bureau, il me sembla, de plus en plus clairement, que le désordre s’était imposé par nécessité et que d’une certaine manière, il me définissait parfaitement. Comprenant la gravité de ma position, une peur sourde me remua vivement les entrailles. Paralysé, j’eus la nette impression que je m’apprêtais à déplacer maladroitement un délicat artéfact et ultimement, que je me destinais à le rompre en mille morceaux.

Advienne que pourra

Enfin, je commençai le ménage. Vivement, sans trop réfléchir, je jetai aux rebus tout ce qui me tomba sous la main. Je balançais le passé, les aspirations déçues, les crayons desséchés, les toiles craquelées, les cahiers pleins d’illusions, les disques rayés, les croquis maladroits, les trésors cachés et les vers médiocres.

Haletant, je fus frappé par la quantité d’yeux qui me regardaient, qui me jugeaient, qui m’analysaient comme autant de Freud déjantés : Arnold, Madonna, Hartigan, Beatrix et Lightning, pour ne nommer que ceux-là. La honte comme une enclume : moi sous le joug

d'un tribunal. Violamment, je décrochai les affiches et les balançai dans la pile d'ordures alors que l'ordinateur terminait dans une boîte destinée aux bonnes œuvres. Le mou-ton du temps s'abattait sur les nuques des juges; notre tribunal comme un bain de sang !

Le temps s'enfuit, perdu pour toujours

Il dut certainement y avoir quelque artéfact de valeur dans ce grand tas d'ordures, mais je me refusai à y penser. J'avais atteint mon dessein : le bureau était propre.

La surface de travail, formée par les deux secrétaires au coude-à-coude, était incroyablement longue et la Remington 17, posée comme un trophée, attirerait maintenant invariablement le regard de quiconque mettrait le pied dans mon bureau.

Le chrome de la Remington scintilla alors que les feuilles de l'avocatier bruissèrent sous le faible vent qui s'infiltrait sous les rideaux diaphanes. Une feuille vierge attendait patiemment dans la gueule de la machine. Mes doigts caressèrent le derme froid alors que les déflagrations se firent lentes et éparses.

V

Exilé sur la Lune d'hier

La grande sécheresse, le désert

Pour les quelques germes

un peu d'eau

Tu verras ce caillou.

Un terreau

VI

Le deuxième jour, le bureau devint un endroit propice à la lecture, à la réflexion et à l'écriture. Une couverture de laine aux motifs abscons couvrait maintenant le vieux fauteuil rose décoloré, sous l'avocatier,

devant la Remington et je ne fus jamais si heureux de ma vie que lors des heures où le vent y caressa mon visage.

Le troisième jour, les murs furent repeints d'un blanc virginal.

Le quatrième jour, à contrecœur, je jetai une partie du câblage de la garde-robe, mais l'entreprise fut si déchirante que je dormis l'entièreté du cinquième jour.

L'avocatier sans fruit aura alors eu suffisamment de place pour respirer et étendre ses ongles, contrastant davantage sur la blancheur des murs par son vert éclatant. À partir de ce jour, la pièce se voulut bien plus vide alors qu'elle était en vérité bien plus pleine.

Le sixième jour, je trouvai, à droite de la machine à écrire, un petit coffret métallique rempli de crayons de grande qualité que j'avais reçu des années auparavant. Auraient-ils survécu à l'épreuve du temps ? me demandai-je. Je ne l'ouvris pas tout de suite pour éviter la souffrance d'une déception.

À son retour, Ariane fut ravie par la peinture, par l'agencement des meubles, par la place que prenait l'avocatier au-dessus de mon fauteuil et devant ma Remington, par la diminution considérable du câblage, mais visiblement quelques sombres ambitions traînaient encore dans sa caboche malicieuse de jeune femme fourbe et amoureuse. Elle posa nonchalamment une question comme si elle ne l'avait pas mûrie toute la semaine : « Qu'est-ce que c'est que ce petit coffre métallique ? » demanda-t-elle après avoir fait gentiment tourner sa langue autour de la mienne.

Au midi de ce même sixième jour, un grand cahier à croquis apparut mystérieusement sur le dessus de la Remington. Plus tard, ce soir-là, alors qu'Ariane et moi reposâmes au lit, nous

tendîmes soudain l'oreille, certains d'avoir entendu des bruits étrangers. Je me levai donc, avançant les poings serrés, pour ne finalement rien trouver d'inhabituel. Nous entendîmes un peu plus tard un claquement métallique, roulement de tambours étouffé et timide, provenant, nous en étions sûrs, du bureau. Au cœur de la nuit, nous nous précipitâmes hors du lit, voulant surprendre l'intrus caché, mais en vain. À chaque fois, le faible claquement régulier mourait à notre arrivée.

Avant l'aurore du septième jour, alors que la nuit se faisait violette, prostré en silence dans mon fauteuil, je crus voir un spectre penché sur la Remington, dérouillant ses doigts de mort sur les touches de chrome scintillantes. Voué sur la cuirasse métallique, le front collé à la feuille de papier, le macchabée barbouillait la feuille de sa verve. Terrifié, je ne pus même cligner des yeux.

À l'aube, le spectre disparut comme l'écho d'un rêve. Exalté comme jamais, je pris conscience qu'il me fallait croquer cette vision; plus que tout, je devais maintenant immortaliser l'écrivain fantôme. J'ouvris le coffret métallique sans réfléchir et j'attrapai un crayon 2B déjà aiguisé. De l'aube au crépuscule, je croquai le fantôme à la Remington.

Ariane, le sourire aux lèvres, sa bouche rosée pleine de malice, vint s'accouder au seuil du bureau et me regarda longtemps avec des yeux doux. Elle était si belle qu'inconsciemment je traçai ses contours autour du spectre de mon croquis. « Quelque chose se dessine ? » demanda-t-elle en faisant pianoter une main sur sa hanche. Je ne sus quoi répondre, ainsi je ne répondis que par un sourire.

Elle posa sa tête sur mon épaule pour voir ce que je voyais. « C'est un écrivain qui se des-

sine », conclut-elle en mordant le lobe de mon oreille droite. « Oui, c'est un écrivain », dis-je en glissant ma main dans ses cheveux.

Appendice

L'avocatier est mort. Nous étions convaincus qu'il avait soif alors qu'il se noyait. Plus tard, je vendis ma Remington pour cinq dollars dans une vente à bric-à-brac.

Récit

Aube

Yoann Leblanc

Les journées auxquelles on ne s'attend pas sont les plus belles. Chaque invitation est un lapin blanc et celles de dernière minute ne mènent que plus rapidement à l'endroit exact où l'on ne pensait pas se trouver. Quand on suit un lapin blanc, on n'a pas forcément le temps de prendre ses vêtements et sa tente. À peine accroche-t-on son sac au passage, rempli à la hâte d'objets dont la qualité principale est souvent d'être essentiellement inutiles. Un lapin blanc mène souvent à un autre, et tôt ou tard l'un d'entre eux possède une voiture. Bien au chaud sur la banquette surpeuplée, on part alors pour la garenne.

Le voyage importe plus que la destination, et c'est tant mieux puisque la destination n'est jamais exactement celle que l'on pensait atteindre.

On arrive dans un Autre-Endroit comme en un nouveau continent et vite, on s'empresse d'explorer les lieux, de découvrir sa population, ses richesses, ses dangers. L'inconnu survolte autant qu'il effraie. Si certains espaces s'appréhendent d'un seul regard, d'autres doivent être apprivoisés lentement. C'est doucement que doivent être défaits les murs qui enferment nos idées, car à vouloir trop vite les abattre, c'est tout l'édifice qui risque de s'écrouler.

Atterrir dans un Autre-Endroit, c'est comme franchir le seuil d'une pièce inconnue. L'étape de l'arrivée peut durer quelques minutes, quelques semaines. C'est l'étape des premières impressions et des scènes nettes et aiguisées.

Puis viennent les campements mal montés, les marches jusqu'à la scène, les foules compactes, les rencontres bizarres les gens qui dansent les bières froides les speakers enragés les battements de cœurs rapides les courtes pauses les bières tièdes les expéditions floues les samsquis se perdent et qu'on ne retrouve que plus tard la nuit qui tombe les lumières folles qui barbouillent l'univers les ronds de feu de camp les discussions fascinantes et les rencontres hallucinantes et les speakers qui gonflent la musique qui devient de plus en plus vraie la masse grouillante qui nous absorbe par symbiose les ombres qui cachent l'univers pour qu'on puisse enfin mieux le voir la eau qui chauffe et qui fonde les yeux qui commencent à brûler jusqu'à ce qu'on ressorte progressivement de la grosse piscine d'humains et qu'on regagne le campement dans un état de grande concentration et de profonde réflexion, et pour se rendre compte, une fois parvenu au campement, qu'on n'a ni tente, ni sleeping bag. On devient ami avec la mousse par terre, par nécessité, mais un peu aussi par choix.

Le lendemain, on retourne près de la scène, au sommet de la montagne, et on s'assoit sur un rocher. Quand on est assis sur un tel banc, on est rarement confortable. À dire vrai, on ne cherche pas précisément le confort. On ne cherche pas. Sur un rocher, on contemple ce qui, normalement, nous échappe. Quelle importance revêtent donc pour un œil nerveux et fébrile l'immobilité du ciel, le bercement des arbres,

le crissement du sol et la respiration d'une nappe d'eau ? Ils font partie de ces choses que l'on ne voit que si l'on s'y emploie consciemment. C'est pourtant avec la même chaleur, les mêmes bras ouverts que l'on retrouve tant un coin de terre rempli de choses qui grignotent et qui poussent qu'un vieil ami au retour d'un voyage. C'est toujours après une nuit agitée, de celles où l'on ne dort pas, ou peu, que la fibre du monde

semble la plus lente, tendre et sereine. En ces matins rares et précieux où l'on parvient à surprendre l'éclosion du ciel, le soleil qui se profile à peine à l'horizon pourrait être complètement neuf tant il ne ressemble en rien à celui du jour précédent.

Et quand, bien assis sur un rocher, on se voit offrir cet immense spectacle, on a le sentiment d'assister au premier matin du monde.

Gris

Gilles Hameçon

Il fait noir et il fait gris sur la route de Sainte-Eulalie. La chouette hulula pour aïcher son appât comme la nuit qui hameçonne son astre. Sans nul doute, la poule eut dû caqueter sous l'ivresse des pintes, mais ce qui m'aura nargué à présent : l'entêtant hurlement du gris à l'orée des sombres boisés. Beugler à ce point et moi seul sur la route : le perspicace en conclut à la menace.

Il fait froid et il fait gris sur la route de Sainte-Eulalie. Les pieds qui claquent comme des galoches, le front gelé par l'hiver des hivers, les pas deviennent un rythme de tambour de guerre, mon cœur une ritournelle et il me tarde de fuir cette route glacée.

J'ai un peu la chienne... Ça crie et c'est gris sur la route de Sainte-Eulalie. Mon mackinaw usé en lambeaux, sale et rouge sang sur le dos, ne suis-je pas en train justement de devenir l'aïche mise à l'eau ? Le tambour plus ardent, les galoches en crescendo, la sueur au bas du dos et le choc des dents : le loup, le gris, salive sur sa proie et moi... moi, oui, j'augmente le pas.

Courir ne ferait qu'exciter la bête, il me faut feindre l'espoir et sur la Lune pleine, obèse et jouflue, pointer le nez, le menton et le poing pour signifier

mon statut. Fier, fier, fort et sans peur...

Il fait gris et ça fait, ô malheur, peur d'être ici, seul sur la route de Sainte-Eulalie. Impossible de feindre et la confiance est perdue : le menton, le nez et le poing sont baissés. La turlurette est cassée et je ne peux plus chanter. C'est une épopée qu'il me faut narrer, casser le rythme dès lors que la cadence était donnée.

Hé le gris ! De narrer, tu me mets au défi ? La peur transit, le ton change, le dos se redresse et la rose des vents oriente. C'en est fini de chanter seul, fier, fort et sans peur sur la route de Sainte-Eulalie.

Il y a douze mots pour douze pas, je marche comme je parle et parle comme je progresse. Voilà qui change la donne ! Un autre kilomètre et me voici sans souci. Mon haleine est blanche et les hurlements font écho aux champs nus couverts de glace. Si la bête se met en chasse, elle fera un boucan d'enfer, c'est obligé. Les pas, les sauts et la course qui briseront le miroir, l'alerte à quiconque peut entendre et voir. Il faudra simplement courir, vite comme le vent, agile, tonitruant et victorieux sur le gris qui me poursuit.

Oh non de non ! L'alerte sans

préavis. Je deviens peureux, anxieux, bileux, niaiseux...

Bon Dieu de bon Dieu, jamais je n'ai couru si vite sur la route de Sainte-Eulalie. Moi, la proie, le gris, l'ennemi. Je courus, le corps plein de bibine de bile sur la damnée route de Sainte-Eulalie, sur le long bitumineux cercueil qui conclura ma vie.

Arrête de chanter niaiseux, débile, attardé buveur; cours, narre et vis.

Les oreilles sifflent comme le vent et l'ennemi se masque trop habilement. Il est là, je le sais et je ne peux me retourner. La peur, souvent, me nuit. La terreur, toujours, me donne l'élan pour retourner dormir à l'abri. Je m'effondre et crains le pire : la mort, la vie, le gris. Le pire de mes ennemis me poursuit, invisible, depuis que j'ai pris la route de Sainte-Eulalie.

Il est moi, je suis lui; cesse de divaguer, relève-toi et cours pour ta vie.

Pour le narguer, je décrivis tout ce que je vis. La lumière se fit jaune, les murs se firent blancs et les volets prirent un mauve vibrant. Mais je m'essouffle et je ris, haletant, à moitié vivant, sortant enfin de la route de tous les conflits. La maison, la cabane, enfin, enfin, m'y voici. Je fouille mes poches, mon mackinaw, mes pantalons et même le fond de mes bas. Les clefs, le tonnelier les a confisquées pour me sauver la vie et me voici, comble de l'ironie, damné en sursis.

Cette nuit, le loup gris aura son dîner chaud servi.

Je serre les poings et ne vois plus bien qui je suis. Briser le verre ? Suis-je donc le vilain dans cette affaire ? Non, non, voyons, je ne suis qu'un voyageur. Cesse de fuir ! La jaune lumière est ici. La peur et la terreur, au revoir vieux amis.

Le combat, le combat, oui je le crie; le combat, le combat, je

me retourne et encore le crie; le combat, le combat, viens sale gris.

Le chant fut chanté, les paroles parlotées, il ne me reste plus qu'à danser.

Les godasses symétriques se positionnent à bonne distance, les épaules se dandinent attendant leur chance, les poings caressent les premiers flocons de la nuit quand la gravité tombe sous le coup de minuit. Fier à nouveau, le père courage de nouveau me sourit.

Le mouvement est lent, la tête dodeline, les épaules seront furieuses, les poings pilons, sale gris, tu seras mortier et compte sur moi, bien amoché en boni.

Le voici, le sale gris. Regarde ! Me voici, regarde bien ton ennemi. Menton, nez et poings sur la Lune sont alignés; ses dents, ses pattes, son œil et sa rage sont parés. Il danse et je danse. Je n'ai plus peur, affamé, sale gris, de terreur je te nourris.

Il répond en hurlant, enragé, enlaidi. Un pas, puis deux pas. Les hanches ondoient, les épaules épousent le mouvement, le loup comme une statue quand mes poings se partagent le centre, tantôt la gauche qui pointe, tantôt la droite qui s'élance.

Deux pas, puis trois pas, me voilà. Les galoches et leur musique. Le gris comme un marbre. Je suis prêt, me voici...

Victorieux ! Je m'en convaincs. Enfin, me voilà assis sur mon victorieux arrière-train. Le bitume est glacé et la Lune est pamplemousse. Je me laisse choir, épuisé. La victoire, on ne me l'a pas donnée. Je roule sur moi-même et termine sur la glace. Mon corps n'est que douleur à l'instar de mon estomac noyé de mélasse. Je m'effondre, victorieux et défait à la fois.

Le temps fond et la glace traverse mon crâne, bientôt ra-

mène à la vie et renvoie l'image du gris. C'est moi, c'est lui. Pas surpris, mais étourdi, comment puis-je justifier telle ignominie ? La Lune force ma main, elle reste la cause de tous mes ennuis, son magnétisme infini et mon fer aguerri, une histoire digne d'anthologies.

Me vint encore l'envie de chanter, de narrer et de danser, alors que ma voix ne pouvait plus que hurler.

À quatre pattes donc me voici. La gueule écumante, j'observe l'astre pamplemousse qui, de son regard me frappe, et pour survivre encore, je décrivis.

Le pavé d'asphalte est plus long que large, mais quelle banalité ! La maison est une modeste chaumière et le garage est défoncé. Derrière, les conifères pullulent à la lisière des terres.

C'est dans ces boisés que vivent les gris, c'est par là que le dernier a fui une fois déconfit.

Je te contemple astre pamplemousse, maître des aimants et tyran de ma ferraille. Tu me relèves, tu me ramènes, tu me ressuscites pour qu'enfin je cesse cette tirade, ce portrait usité qui t'a depuis longtemps

fait décliner.

Hagard, je regardai avec défiance le repère des gris et hurlai comme un dératé jusqu'à ce que ma gorge s'en ressentit. La voix porta à travers la nuit, puis au-delà du miroir des champs, puis mourut là où aucun regard n'est présent.

Chancelant, me voici donc qui veux encore chanter, narrer et danser.

Alors... Chante, chante voix qui hurle... Narre, narre, voix qui hurle... Danse, danse, voix qui hurle. Hurle, hurle, hurle... gris. Narre, narre, narre... gris. Danse, danse, danse... gris.

Là n'est plus le temps de chanter, imbibé attardé. La conclusion la voici.

Par la vieille route glacée de Sainte-Eulalie, c'est ainsi, dans le noir et bien moins gris, assoiffé, fier et sans peur, chantant, narrant et dansant, que je repartis vers l'auberge de tous les gris.

Et je ne sais plus trop si je l'ai dit, la mémoire me fait défaut ces temps-ci, il fait noir et il fait gris sur la route de Sainte-Eulalie.

Un hymne à la nature

Maggie Lévesque et Marlène Brûlé-Giroux

Astre

Scintillant dans le ciel, Soleil, tu renais, enfin. Tu approches en douceur, caressant de ta chaleur les joues des enfants. Tu grandis et t'élèves en prenant de la rigueur. Parmi tes rayons se fauillent les premières lueurs. Tes ardeurs acclament les enfantillages du village sage. T'infiltrant clandestinement dans tous les foyers, certains cachent le reflet de ta chaleur, obstruant ainsi ta lumière d'apparaître. Soleil, tu souffles tout ce que tu réservais la veille. Et soudain, tu commences à perdre pied et dois te reposer.

Mais tu reviendras avec plus de grâce et de bonté.

Lune, ta lumière diffuse s'étend à des kilomètres telle une ruse. Vous, vous, VOUS, les étoiles, pour certaines mortes depuis une éternité, les accompagnez pendant leur insomnie, tandis qu'ils tentent une philosophie à propos de la vie. Nostalgiques que tu rends ceux et celles t'admirant de leurs yeux brillant de mille feux. Parfois illuminant les champs de blé et les océans, tu leur permets de voyager dans la nature ou dans les grandes villes édifiées. D'autres fois ombrageant les routes et les

ruelles, tu les obliges à s'enfoncer dans leur tanière ou dans leur âme amère.

Nature

Tu produis une douce mélodie, parfois en cachette ou à découvert. Des larmes coulent sur tes dunes assoiffées qui se déversent le long des rivières bleutées. Tes chants les transportent. Tu tombes dans le vide tel le petit dernier voulant s'envoler. Tu chantes ces louanges parmi les anges cachés dans leurs granges, pour permettre au silence de se taire le temps d'un instant. L'aire enchantresse de la brise leur chatouille l'ouïe. Boréale, tropicale ou scandinave, ils s'aventurent dans ces immensités broussailleuses, où le confort et la sécurité saisissent leurs idées frileuses, pour permettre à celui qui s'y frotte de voir ce qui pourrait le piquer.

Tes bras de bois ramassent quiconque passant sur ton passage. Le hurlement des loups et le piaillage des corbeaux ensorcellent ceux et celles affrontant le front du fort que tu formes grâce au boisé qui t'entoure toujours. Tapis près d'une souche, les perdus recherchent ce chemin sinueux qu'ils venaient de parcourir plus tôt. Piégés dans une atmosphère lourde et ténébreuse causée par les ombrages que tu

dessines, ils s'égareront parmi ton habit vert et fourni. Désireux de frénésie et de défis, les aventuriers explorent les recoins inconnus que tu renfermes. En pamoison devant la passion de l'horreur, ils s'évadent parmi ton silence et tes cris.

La Vie / La Mort

Tu es incroyablement laid quand tu nais.

Tu es affreusement beau quand tu meurs.

Teinté d'orangés à l'aurore.

Teinté de bleutés au crépuscule.

Les levées de soleil mettent sur pieds les travailleurs au labeur.

Les couchés de soleil rapprochent les romantiques statiques.

Vivre dans la clarté pour s'amuser.

Vivre dans l'obscurité pour s'éclater.

Tu étais le jour.

Tu étais la nuit.

Tu es maintenant la nuit.

Tu es maintenant le jour.

Tu deviens moi.

Et tu deviens moi.

Pendant un instant, nous ne sommes plus qu'un, pour ensuite redevenir deux entités à part entière !

Inflexions

Vincent Bussières

Danse des arbres avec la neige. Phares, blancheur partout. Frimas sur le cœur et sur la route, seuls avec les espoirs vers le néant. Cent soixante-six kilomètres de blanc et puis Saguenay, terre des braves et des rêves en suspens. Une seule idée, la réponse, une vie comme nulle part ailleurs.

Les Monts-Valin, les Laurentides, le Saguenay, à bout

de bras, à bout d'yeux. Ce royaume dans les veines, un retour apaisant.

Sortie boulevard Mellon, chemin de l'habitude. Carré Davis, cours de récréation et dépanneur du coin. Absence des arbres immortels, pincement au cœur.

Partout la neige, douceur de l'enfance.

— As-tu fait bonne route ?

— Bah, tu sais m'man, c'est tout le temps pareil en hiver. Vilain tout le long et traître dans l'boutte de la jonction.

Père muet comme toujours.

— Et Montréal, comment t'aimes ça ?

— Ça va. C'est gros comme toute et j'vois pas l'boutte. Y'a toute à faire faque j'fais rien.

— Et tes cours, est-ce que c'est intéressant ?

— Correct. C'est chiant mais ça me stimule. Ça m'fait écrire des trucs.

— Des trucs... on dirait que c'est tout l'temps ça avec toi. Tu fais des patentes, des jobines, jamais rien de plus. Ça te tenterait pas de faire quelque chose enfin ?

— On'a déjà parlé des millions de fois, c'est loin et abstrait. J'le sens et j'le fais, c'est tout. Vous verrez un jour.

— C'est pas avec des *un jour* que tu vas mettre du pain sur la table et du beurre sur le pain.

— C'est pas avec des piasses qu'on réalise un rêve.

— C'est pas un rêve ton affaire, c't'une obsession malsaine, tu vas t'perdre dans tout ça.

Froid malgré le feu, obscurité malgré les lampes. Envies de liberté et cris de l'extérieur.

— J'le sais, inquiète-toi pas maman. Bon là, j'vas sortir aller voir un ami.

— Ok, mais conduis pas si tu bois !

— Oui, maman... Bonne soirée à vous deux.

Boulevard Saguenay, vitesse, écrasement d'aveuglement sur le pare-brise.

René-Lévesque, vitesse pour la lumière verte d'après, calme.

Radio un, radio deux, radio trois, radio quatre, radio un, radio deux, rien de bon.

Magasins en moins, nouveau

fast-food, rien de surprenant.

Un ami, sa maison.

— Pis Montréal ?

— Le Saguenay me manque.

— Ben reviens. Veux-tu une bière ?

— Oui mais non, j'ai des choses à faire avant. Mais oui pour la bière.

— Tin. Un autre tour du monde ?

— Faudrait que je commence par en faire un vrai. Cheers !

— Pis Montréal là-dedans ?

— J'sais pas, on est ben au Saguenay, mais c'est pas d'ça que j'ai besoin. Montréal non plus. J'ai juste à trouver ce que j'ai à dire.

— Lâche pas l'gros, tu vas l'avoir.

— Ouin, sûrement. Pis toi ton nouveau poste ?

— Ça va, j'pense même que je vais avoir une promotion dans pas long. On va refaire la cuisine.

Radio trois, radio quatre, radio un, radio deux, CD. Mélancolie de Léonard Cohen.

Trap à tickets, pas de police, au-dessus de la limite. Une, deux lumières. Gauche. Stop, stop, gauche. Stationnement.

Son de la nuit, bruit de la neige, écho de l'usine Alcan. Des pas, les uns devant les autres.

Parfum de froid, de paix.

Parole d'une chanson aux lèvres et au cœur. Pensées dans le néant, si seulement.

Clé dans la serrure, escalier, craquement devant la porte de l'enfance. Lit simple. Insomnie.

— J't'ai attendu pour prendre mon deuxième café.

Maman, toujours. Sourire.

Toasts, café, journal en papier. L'encre, la texture de la nappe

rouge et verte, les petites tasses espresso. Conversation de tout et de rien, agréable habitude.

Derrière le quartier, sentiers en raquettes. Au bord du Saguenay, puissance du courant. Les Monts-Valin en arrière-plan, sentiment de liberté, à perte de vue.

L'odeur de la forêt, le bruit de l'eau, morsure du vent froid dans le cou. Sensation de vie.

Boulevard Saguenay, vitesse, Chicoutimi.

— J'pense que j'vais revenir au Saguenay, me partir une business.

— Pis tes autres projets?

— Avant, tout en même temps. Mon livre avance pas, ça fait trop longtemps. Toi ta maîtrise?

— Parle-moi-z'en pas. C'est quoi, t'aimes pas Montréal?

— Ça parle-moi-z'en pas! Ça me déchire, ça m'ouvre et ça m'écrase en même temps. Je sais pas trop. C'est pour ça que je pense revenir, être stable plutôt que d'courir après moi-même comme un chien pas d'tête ou pas d'queue. Ou les deux. Tout c'que j'trouve c'est que j'trouve pas.

— Penses-tu vraiment le trouver ici?

— J'sais pas, au moins c'est plus facile à chercher. J'connais les limites, les frontières. Resterait juste à chercher d'dans plutôt que de tout l'temps les repousser.

Bientôt, retour ou départ? Montréal ou ici?

La ville pour un moment, le temps nécessaire. Pas plus.

Après, retour. Oui. Après, retour. Donc tantôt départ.

Pourtant les valises au Saguenay et l'appartement à Montréal. Aucun sens, autant que les mots du livre, mort, ou presque.

Une fin de semaine trop courte,

déjà.

— Reviens donc nous voir plus souvent.

— C'est pas si facile m'man, j'ai pas l'temps.

— C'est ça. En tout cas, fais attention sur la route, sois prudent.

— Merci, j'y aurais pas pensé. Bye p'pa.

— Bye! Reviens quand tu veux.

Accolade émotive. Sac à dos dans le coffre de la voiture de location. Au revoir par la fenêtre du salon.

Covoitureurs au McDonald's.

— Tu fais quoi dans la vie?

— Écrivain. Et toi?

— Cool! C'est quoi tes livres?

— J'en ai pas encore de publié.

— Ah.

Silence. Malaise. Radio un.

À l'extérieur, transition de la neige sur les montagnes au beige des plaines nues.

Finalement, Montréal; pas de neige. Gris.

Une chambre, un bureau, des mots, ou presque. Quelques lignes, sans plus.

Frustration.

Une semaine avant la fin de la session. Toujours gris, pas de neige.

Travaux, travaux, travaux. Gris.

Souper entre colocs. Course à pieds, magasinage et étourdissement de la ville.

Gris aux intonations de cantiques.

Soirée dansante rétro, liberté, oublié. Aucun poids, aucune charge verticale, que la musique et les mouvements du corps. Si seulement, toujours.

Noël. Retour au Saguenay, au confort, à la vue, au connu. Déchirement; à chaque retour aucune progression, que des

questions.

Les Fêtes, repos de l'esprit un instant. Les parents, les sœurs, les neveux, les cadeaux et encore des cadeaux. Plaisir, frustration du futile et soulagement, tout en même temps.

Une chaleur unique, du réconfort malgré tout. Deux jours, départ des sœurs.

Moins trente degrés toute la semaine, sans le vent. Nouveau monde, polaire.

Le jour, le froid à travers les pantalons, cassure sur la peau. Raideur dans les paupières, le nez et les poumons. Intrusion autoritaire de la vie.

La nuit, cris de la neige sous les pas, atmosphère de vide à l'infini, plus aucune limite.

Communion du corps fini avec le froid, absolu.

Janvier, Montréal. Un peu de neige, de lumière. Nouveaux cours, quelques sorties, des ex-

périences banales.

Pression de la ville, écrasement de l'être et débordement; manque de conviction sous un rouleau compresseur. Aucune assise, fondation, ni construction; naufrage dans la ville.

Lectures, travaux, neige, gris pâle. Quelques mots dans un cahier, sans plus. Frustration, colère. Plein de vide sans sens. Lutte intérieure pour l'abandon. Profond désir d'une victoire sur la peur. Totale retenue.

Jusqu'à hier, résistance viscérale. Aujourd'hui, liberté!

Couleurs dans les yeux et la tête; abandon à ce difficile choix malgré l'évidence. Nécessité pour les projets et les mots.

Danse de Montréal avec l'esprit.

Course folle dans ses artères et ses veines, écrasante présence dans les tripes :

femmes d'une nuit,

théâtre expérimental,

hommes anonymes,

performances d'artistes

anti-réactionnaires,

restaurants hypes,

clubs trans,

slam anarchiste,

cinéma de sous-sol,

poésie nationaliste,

cafés politiques.

Comme une éponge de tout, sacrifice du temps, du corps et de l'âme. Tout à l'essai, en question, dans l'espoir d'aucune frontière, d'une libération des idées, de la pensée. Désir d'une passion, d'une créativité, d'une cause pour les mots et pour la vie.

Retour en arrière impossible, direction par en-avant. À travers la vie et à travers les murs, un objectif : la vérité, le but du déracinement. Une autre eau,

un autre sol, un autre vent.

L'autre.

Sublimation du confort pour l'ouverture à un monde sans ressemblances, riche.

Ascension; sublimation dans la verticalité.

Mi-session, retour au Saguenay. Ou départ de Montréal?

La vue, encore magnifique, apaisante. Maudite vue. Sentiment inévitable de ce paysage.

Vacances blanches sans repos.
Bonheur de l'espace et de la
profondeur du territoire, envie
de la ville.

Retour à Montréal.

Brun, sloche, mou. Suffocation
en provenance des hauteurs.
Juste un peu, quelques jours.

Abstraction du brun pour les
possibles, retour en force de la
quête folle sans nom ni objectif.
Des couleurs plein les yeux, tel
un voile sur l'esprit.

Devant un cahier encore vide,
échos d'amitiés. Triste illumina-
tion.

Aucun sens, aucune valeur
à cette folie. Consommation
boulimique; fuite, remplissage
illusoire.

Seul, nuage sur le ciel et les
yeux. Gris, noir.

Un matin, rien en tête ni dans
le corps. Errance dans des rues
tristes, en dehors des habitudes
et du ravage des incertitudes.
Depuis des semaines, aucun es-
poir, aucun sens, rien.

À un coin de rue, un café in-
vitant.

Au comptoir, tout juste là, de-
vant, un sourire. Éblouisse-
ment. Total.

— Bonjour, qu'est-ce que je
vous sers?

— Salut, moi c'est Xavier.

— Alors Xavier, que veux-tu?

— Je ne sais plus, normalement
je prends un americano. Tu fais
quoi ce soir?

— Euh...

Fixation des regards, noyade.
Malaise, délicieux, parfait!

Crayon et roman ; déchire-
ment.

— V'là mon numéro, ap-
pelle-moi quand tu veux.

Sourire. Sourires. Disparition
de la page dans le tablier.

— Et ton café?

— Peu importe, comme tu
l'sens.

Meilleur café. Abandon à la
chaleur et au confort. Suspen-
sion du temps.

Journée légère au soleil impro-
bable.

Conviction en ce hasard, la vie.

Sensation de vibration.

— Salut! C'est Jenny du café.
Une bière ce soir à 8 h au
McArthur, ça te dit?

— Oui! C'est parfait pour
moi :) Je savais que tu m'écri-
rais!

— Je sais ;)

— À ce soir!

Après-midi impossible. Excita-
tion, angoisse, vertiges.

Des mots, de pleines pages
à propos de tout et de rien;
simples imperfections.

Attente destructrice par toutes
les éventualités possibles.

L'heure, le bar, une dernière
solitude.

Soudainement, Elle.

Les Monts-Valin dans les yeux,
sa présence vive comme le
Saguenay.

Réponse, certitude, sensation
de complétude. Enfin,

Aimer

L'Homme ne change pas

Mélodie Maeva Micucci

L'Homme ne change pas.

De nature cruelle et égocentrique, son inhumanité n'a d'égal que
sa barbarie.

D'aussi loin que l'on remonte, l'Homme n'a de cesse de prou-
ver son besoin irrésistible d'avoir plus, toujours plus : plus de
territoire, plus d'argent, plus de femmes, plus de pouvoir. Plus de
bombes. Plus d'horreur.

Plus, plus, plus.

Cette course emphatique conduit notre monde à sa perte depuis
son commencement.

Les Romains voulaient conquérir le monde.

Les Romains se pensaient supérieurs.

Les autres, c'étaient les barbares, ceux que l'on enfermait dans
une arène et que l'on destinait aux lions.

Les conquistadors voulaient conquérir le monde.

Les conquistadors se croyaient supérieurs.

Les Aztèques, les Incas, c'étaient les sauvages, ceux qui devaient
être asservis et convertis sous peine de mort.

Les croisés voulaient conquérir la Terre sainte.

Les croisés étaient persuadés d'être les seuls détenteurs de la
vérité divine.

Les autres, c'étaient les sarrasins, ceux qu'on lacérait sous le
poids d'une épée vengeresse.

Les catholiques voulaient conquérir la France.

Les catholiques s'imaginaient missionnaires de Dieu, le Seul,
l'Unique.

Les autres, c'étaient les hérétiques, ceux qu'un bûcher attendait
afin de consumer leurs corps et leurs âmes dans des flammes
purificatrices.

L'Europe voulait conquérir l'Afrique.

L'Europe se savait supérieure.

Les autres, c'étaient les nègres, ceux dont l'âme devait être aussi
sombre que leur couleur de peau, ceux qui étaient destinés à
mourir sous le joug de l'esclavage pour servir la grandeur des
blancs.

Napoléon voulait conquérir l'Europe.

Napoléon se pensait supérieur, il se savait empereur.

Les autres, c'étaient les insoumis, ceux qui refusaient de ployer
sous l'Empire français, et mouraient dans des batailles abjectes.

Hitler voulait conquérir le monde.

Le Troisième Reich s'imaginait pur, aryen.

Les autres, c'étaient de la vermine, de sales Juifs et Tziganes,

ceux que l'on pouvait exterminer en toute conscience dans les chambres à gaz.

Les Américains voulaient faire plier le Japon.

Les Américains se percevaient comme des génies. Des génies disposant du génie nucléaire.

Les autres, c'étaient les habitants d'Hiroshima et Nagasaki, ceux que l'on pouvait qualifier de dommages collatéraux nécessaires, ceux que l'on pouvait laisser disparaître dans un nuage atomique.

Les Hutus, les Russes, les Khmers rouges, les Turcs, les Irakiens, les Nigériens, les Serbes, se sont sentis tout-puissants.

Ils voulaient conquérir un territoire.

Les autres, c'étaient les Tutsis, les Tchétchènes, les Cambodgiens, les Arméniens, les Kurdes, les Igbo, les Kosovars et les Bosniaques, ceux que l'on pouvait décimer la mine réjouie, ceux qu'un œil sadique prenait plaisir à voir se vider de leur sang.

Al-Qaïda voulait terrifier l'Amérique.

Al-Qaïda se pensait supérieur.

Les autres, c'étaient les infidèles, ceux à qui l'on devait prouver qu'ils n'étaient pas si puissants, ceux que l'on a tués en envoyant deux avions se cracher dans le tout puissant World Trade Center.

Daesh voulait terrifier la France.

Daesh se pensait supérieur.

Les autres, c'étaient les mécréants, ceux dont la liberté d'expression, l'identité culturelle était insoutenable, ceux que l'on a tués sous des tirs de kalachnikov au nom d'Allah le Très Miséricordieux.

Si le temps passe, considérez si c'est un Homme, parce que l'Homme, lui, ne change pas : l'horreur est humaine.

Moi, c'est comme vous

Maggie Lévesque

«Un, eux, ois...»

Avec le temps fébrile, les années défilent. Je grimpe dans l'échelle des progressions. Des pleurs aux gestes. De la bouteille à la paille. Du plancher au fauteuil. Une chose ne change pas. Mon moyen de communication qui ne veut pas m'écouter. J'apprends donc la langue des signes pour qu'on me comprenne mieux, mais surtout pour qu'on m'entende plus fort.

Tous me sont très chers : mes parents, mes frères, ma sœur.

Ma famille, quoi ? Mes amis. Mes intervenants. Mes collègues. Chacun m'apporte quelque chose. Ils m'encouragent, me félicitent et contribuent tous à ma qualité de vie. Ils m'aident à manger, à m'habiller, à me laver, à m'épanouir. J'améliore toutes les sphères de mon être en me désenchaînant progressivement. Physiothérapie : pour les articulations. Ergothérapie : pour la précision. Orthophonie : pour la communication.

Malgré tout, je suis humain,

comme toi. J'ai des sentiments. J'aime. Je ris. Je pleure. Je pense. J'ai des ambitions, des rêves.

Je déambule sur le trottoir. Tous me défigurent le portrait avec leurs yeux accusateurs. Les enfants. Leurs parents. Les aînés. Tous ! Comme si je n'existais que pour être bête de cirque ! Je voudrais leur saigner les tympans pour leur montrer toute ma colère.

Malgré tout, je ne peux rien y faire. De toute manière, je ne changerais rien au monde de la personne que je deviens au fil des jours, des semaines, des mois et des années. Je m'aime tout simplement. Mes cheveux. Mes yeux. Mes oreilles. Mon nez. Ma bouche.

Et ma paralysie cérébrale.

Et les années continuent à défilier.

«... atre, inq, ix...»

Et la victime devient le bourreau

Mélodie Maeva Micucci

Omerta. Silence. Non-dit. Tabou. Hypocrisie. Mensonge. Indifférence.

Un repas de famille. Des sourires échangés. Des discussions animées.

Discussions sur qui ? Sur quoi ?

Mais qu'est-ce que je fous là ?

Peur des mots, de simples mots, comme si leur magie résidait dans le fait de les prononcer.

Les prononcer les rend-t-il plus réels ? Plus vrais ? Plus concrets ?

On ne veut pas entendre. On ne veut pas voir.

Car je suis le marqueur de cette famille imparfaite,

La tache indélébile qui révèle leurs erreurs.

Alors la victime devient bourreau.

Car elle détient le pouvoir de briser. De balayer. De détruire.

L'omerta. Le silence. Les non-dits. Les tabous. L'hypocrisie. Les mensonges. L'indifférence.

Car elle détient le pouvoir de dire. De crier. D'hurler.

La souffrance. La douleur. Les souvenirs. Les cauchemars. Les désillusions. La réalité. La vérité.

Le bourreau a-t-il une conscience ? Songe-t-il aux conséquences ?

La victime a-t-elle une conscience ? Songe-t-elle aux conséquences ?

Le bourreau blesse par les actes. La victime blesse par les mots.

Et la victime devient bourreau.

« Sometimes the hardest thing and the right thing are the same ». Parfois, la difficulté réside dans le fait de prononcer, des mots, de simples mots.

Afin de détruire

L'omerta. Le silence. Les non-dits. Les tabous. L'hypocrisie. Les mensonges. L'indifférence.

Parfois, la difficulté réside dans le fait d'écouter, des mots, de simples mots.

Afin d'admettre

La souffrance. La douleur. Les souvenirs. Les cauchemars. Les désillusions. La réalité. La vérité.

Parfois la difficulté réside dans le fait d'assumer des mots, de

simples mots.

Afin de ne plus craindre

L'omerta. Le silence. Les non-dits. Les tabous. L'hypocrisie. Les mensonges. L'indifférence.

Parfois, la difficulté réside dans le fait de supporter

La souffrance. La douleur. Les souvenirs. Les cauchemars. Les désillusions. La réalité. La vérité.

Afin de prouver

Que la victime n'est pas le bourreau.

Frissons d'amour ou frissons de peur ?

Maggie Lévesque

Je veux commencer par dire que c'est pas du fake, pas du faux, mais que du vrai, que de la vérité. J'ai pensé, réfléchi à tout. J'ai tenté d'oublier, d'ignorer, de croire.

Dans le voile de la peur et de la douleur, je te vois. Voir n'est pas croire. Mais pourtant, quand je te vois, ton existence, j'y crois. Il n'y a pas de ciel ni de terre, qu'un espace vide. Tu me brises le cœur comme un miroir noir fracassant le sol de grands coups francs.

Mes espoirs de croire en toi sont vains depuis bien longtemps. Je remarque bien qu'il se passe quelque chose de gros, de grand, d'incurable et de durable. Est-ce que je devrais m'en faire ? Tout le monde me dit que oui. Mon cœur me dit que non, non, non ! J'en ai marre de toujours, le jour autant que la nuit, panser mes pensées qui sont des blessures de guerre et de pierre. Qui croire dans cette marre infernale de mensonges et de songes sans jamais avoir de réponses ?

C'est pas facile en ce moment. C'est mon intimité qui se des-sine, qui se dévoile devant moi, devant vous, devant tous ! Si cela n'avait pas été aussi sérieux que je le prétends, pensez-vous vraiment que je serais debout en ce moment à vous jeter tout ce qui me casse le casque ? Pas question ! Oh

non ! Pas question ! C'est pas de la petite bière pour moi, pour vous aussi, mais pour moi surtout !

Je me cherche de plus en plus et je ne me trouve pas. Je suis cachée derrière un épais brouillard, blanc, opaque. Un vrai calvaire de misère. Je ne me comprends plus. Je ne me reconnais plus. Qui suis-je ? Que fais-je ? Où vais-je ? Que deviendrais-je ? Je m'égare dans le néant le plus total. Sans corde pour me rassurer. Sans plan pour me repérer. Sans boussole pour me diriger. Je n'ai plus rien. Plus de repères. Plus de supporters. Ni de joie, ni de loi, ni toi.

Puis, tout s'est écroulé, tout s'est renversé. La montagne tangué dans l'océan des grands étangs sans savoir où cela la mènera. Vers un avenir meilleur ou vers un passé ténébreux ? Seuls le courage de l'aventure, l'espoir de croire en soi et le renvoi de la peur seront capables de renverser la cage de la rage des démons et de délivrer les anges de leur trahison.

Un message profond et franc, un jour, m'a été offert : « La vie est belle, mon hirondelle, » m'a dit un hibou sur sa ritournelle habituelle !

Alors voilà, la crème de la crème : j'aime la vie d'amour et de peur !

Le nain

Yoann Leblanc

Deux hommes, l'un gros et l'autre mince, sont assis dans une salle de conférence et comparent leurs pointures de soulier. On frappe à la porte.

La secrétaire : Messieurs, votre invité est là.

L'homme mince : Je ne me rappelle pourtant pas avoir envoyé une invitation.

La secrétaire : Il dit qu'il est là pour une entrevue.

L'homme gros : N'avons-nous pas déjà assez d'employés ?

L'homme mince : Peut-être aurions-nous besoin d'un porteur de boîte.

L'homme gros : Depuis quand est-il là ?

La secrétaire : Plus d'une heure.

L'homme gros : Comment est-il ?

La secrétaire : C'est un nain.

L'homme mince : Voilà un bon point pour lui.

L'homme gros : Et patient en plus.

L'homme mince : Oui, c'est un nain patient.

L'homme gros : Peut-il porter des boîtes ?

La secrétaire : Il faudra le lui demander.

L'homme mince : Merci, faites-le entrer.

La secrétaire quitte la pièce et un homme entre. C'est un nain.

Le nain : Bonjour je...

L'homme gros : Pouvez-vous porter des boîtes ?

Le nain : Ma foi, je...

L'homme mince : Merci, ce sera suffisant.

La porte s'ouvre, la secrétaire guide l'homme vers la sortie.

L'homme gros : C'est un imbécile !

L'homme mince : C'est un nain compétent !

L'homme gros : Ce nain ne convient pas. Il est insuffisant.

L'homme mince : C'est un nain suffisant

L'homme gros : N'importe quoi.

L'homme mince : Bein... les boîtes!

L'homme gros : Bien vu.

L'homme mince : Merci. Admettez au moins qu'il paraît bien !

L'homme gros : Je reconnais qu'il a fière allure, une belle posture.

L'homme mince : Certes, c'est un nain vertébré. Pour un homme de sa taille, il sait se faire remarquer.

L'homme gros : C'est vrai, voilà un nain visible.

L'homme mince : Il a bien dit être un ingénieur.

L'homme gros : Il me semble, oui. Il saurait s'y prendre avec les boîtes.

L'homme mince : N'a-t-il pas aussi affirmé avoir travaillé chez Poste Canada ?

L'homme gros : Mon oncle y travaille depuis vingt ans. Il n'y a jamais croisé de nain.

L'homme mince : Ce serait donc un nain posteur ?

L'homme gros : Justement, non.

L'homme mince : Très bien, alors c'est décidé.

L'homme mince appuie sur un bouton. La secrétaire revient.

L'homme mince : Nous avons pris notre décision.

L'homme gros : Nous désirons que ce nain vienne travailler pour nous.

La secrétaire : Que dois-je lui dire ?

L'homme mince : Eh bien, que c'est un nain désirable.

Critique

<i>Une haine sans fin</i> par Mei-Han St-Louis.....	4
<i>Variations sur un même mythe</i> par Yoann Leblanc.....	6
<i>Ça va ?</i> par George Hélium.....	10

Poésie

<i>Belle aux Bois dormants</i> par Mélodie Maeva Micucci.....	12
<i>Décalque</i> par Mélanie Viau.....	12
<i>Fulgurance</i> par Mélanie Viau.....	13
<i>Demi-lunes</i> par Magali Boisvert.....	13
<i>Dessin</i> par Mélanie Viau.....	14
<i>Le poids des plumes</i> par Gabrielle Héron.....	14
<i>Le bruit du monde</i> par Mélanie Viau.....	15
<i>Tout le temps</i> par Maggie Boisvert.....	15
<i>Je voudrais de l'air</i> par Mélodie Maeva Micucci.....	16
<i>Nauffrage</i> par Magali Boisvert.....	17
<i>Mutisme</i> par Myriame Ezelin.....	18
<i>Voler</i> par Mélanie Viau.....	18

Nouvelle

<i>Amoureux à 5 ans</i> par Maggie Lévesque.....	19
<i>Fatalité et reconstruction</i> par Maggie Lévesque.....	20
<i>Le bureau</i> par Gilbert Hickory.....	21

Récit

<i>Aube</i> par Yoann Leblanc.....	28
<i>Gris</i> par Gilles Hameçon.....	29
<i>Un hymne à la nature</i> par Maggie Lévesque et Marlène Brûlé-Giroux.....	31
<i>Inflexions</i> par Vincent Bussièrès.....	32
<i>L'Homme ne change pas</i> par Mélodie Maeva Micucci...37	
<i>Moi, c'est comme vous</i> par Maggie Lévesque.....	38
<i>Et la victime devient le bourreau</i> par Mélodie Maeva Micucci.....	39
<i>Frissons d'amour ou frissons de peur</i> par Maggie Lévesque.....	40
<i>Le nain</i> par Yoann Leblanc.....	41